3 1761 07822279 1

PS
9505
H237
O5

Jean CHARBONNEAU
Lauréat de l'Académie française

L'OMBRE DANS LE MIROIR

POÈMES

Prix DAVID de poésie, 1924

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
30, rue Saint-Gabriel, 30

L'OMBRE DANS LE MIROIR

Printed in Canada. — Imprimé au Canada.

Jean CHARBONNEAU
Lauréat de l'Académie française

L'OMBRE DANS LE MIROIR

POÈMES

Prix DAVID de poésie, 1924

LIBRARY
JUN 19 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

908009

PS
9505
H237
O5

JOUVENCE

POÈMES LIMINAIRES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lombredanslemiro00char

I

Tous les mensonges d'or au funeste présage,
Constante obsession qui lui couvre les yeux,
Trompent l'homme attentif à leur troublant mirage,
Comme à leurs mots mystérieux.

Certain de découvrir de nouvelles aurores
En un féerique Eden où chantent les Espoirs,
Son esquif filera sur des fleuves sonores,
Et mirera sa voile en leurs calmes miroirs.

Plus aveuglé qu'hier des fausses apparences
Que la Fatalité cache dans le chaos,
Il se leurre aujourd'hui des vaines espérances,
Et s'exalte comme un héros.

Des astres bienfaisants lui serviront d'escortes :
Il sera par un vent propice caressé,
Et, demain, revivront, parmi les heures mortes,
Tous les rêves perdus en son lointain passé.

II

L'antique espoir d'Œdipe, escorté de magies,
Hantant son front ridé, l'attire tous les jours ;
Mais le cortège obscur des vaines nostalgies
Trace son immense parcours

Et déroule à ses yeux le tableau des désastres,
Des tragiques moments que tant d'êtres déçus
Subissent pour avoir escaladé des astres
Qu'en un ciel interdit ils avaient aperçus.

L'Illusion quand même assiège ses pensées
Dont aucun vrai bonheur n'éclaira le chemin.
Mais qu'importent pourtant les heures dépensées
Si, triomphant, il peut, demain,

Atteindre aux sables d'or de ces lointaines plages
Où, vainqueur de l'obstacle, on conquiert le repos,
Après avoir tenté d'impossibles voyages,
Et fièrement subi les plus graves des maux.

III

Il aura possédé tous les trésors du monde
Que son orgueil entassera par lourds monceaux ;
Ses mains auront tenu la puissance profonde
Et tous les attributs royaux.

Puis, il démembrera, victimes de ses haines,
Les peuples qui s'étaient révoltés contre lui ;
Son souffle destructeur passera par les plaines,
Et ce qui fut clarté deviendra de la nuit.

En tous sens il aura creusé la terre aride,
Et fait craquer sa tempe en ployant sous l'effort ;
Il croira découvrir au fond de son cœur vide
Les secrets mêmes de la Mort.

Et, comme le vaincu qui, terrassé, s'enivre
Encor de la victoire impossible à saisir,
D'une cendre fumante il voudra se survivre
En en ressuscitant son ultime désir.

IV

Tout homme en songe a vu la forêt merveilleuse
Où la Nymphe Jouvence, avec un front serein,
S'ébat dans la Fontaine à l'eau miraculeuse,
Et tendrement lui tend la main.

C'est, dans un beau décor, la Jeunesse éternelle
Que la Fontaine abrite en sa source d'argent ;
Et celui qui des bouts du monde vient vers elle,
Retrouve une vigueur magique en s'y plongeant.

Alors, il ne craint plus les heures éphémères :
Il est redevenu l'adolescent hautain
Qui va réaliser ses antiques chimères,
Sans craindre les coups du Destin.

Et comme il recommence une nouvelle vie
Et qu'il sent circuler en lui le sang des forts,
Il reprendra la route autrefois poursuivie
Où d'illustres vivants passèrent qui sont morts.

LE DÉPART DU PRODIGUE

CHÂTEAU DU BONHEUR

De l'antique château sis au pays des rêves,
Où s'étale, immortel, un plantureux été,
L'Homme embrasse de loin les plaines et les grêves
Où domine une fière immutabilité.

Ce soir, dans son jardin entouré de balustres,
Semblant se concentrer en des pensers hautains,
Vient-il se souvenir de ces amours illustres
Qui, jadis, y vivaient les plus nobles destins ?

Pourquoi, comme un ermite, a-t-il fermé la porte
De l'enclos où les vents clament ses désespoirs ?
L'espérance en son cœur peut-être est-elle morte
Qui vint hanter ses jours et tourmenta ses soirs.

Les soucis ont posé leurs traits à son visage,
Comme s'il se sentait effrayé d'être seul.
Médite-t-il en lui l'aventureux voyage
Qui pour jamais l'emportera loin de son seuil ?

Enivrement fatal qui le pousse au vertige !
Il n'est pas satisfait du temps qu'il a vécu.
Vers des âges nouveaux un instinct le dirige :
Il sent revivre en lui son désir invaincu.

Il porte dans son flanc le venin de cette hydre.
Sa solitude dresse autour comme une nuit ;
Et l'heure dévidant sa muette clepsydre,
Augmente sa détresse et l'accable d'ennui.

Alors que son jardin est un enclos du songe
Où la paix si limpide erre par le sentier,
Le doute en un abîme indéfini le plonge,
Et, plus qu'hier encor, trouble son être entier.

Les voix de son passé n'emplissent plus ses veilles ;
Et l'antique château qui l'abrita toujours
Ne lui suffira plus, car toutes ses merveilles
Accusent maintenant de difformes contours.

Seule la vision d'une rive entrevue
Où dorment des Edens que l'homme n'atteint pas,
Obsède son esprit et détourne sa vue
De la route où jadis il promenait ses pas.

Plein d'orgueil, il aspire à conquérir l'espace
Qui l'aveugle et le rend à jamais oublieux
De son destin, alors que tout près de lui passe
Le Bonheur maintenant invisible à ses yeux.

LES VOIX

I

L'ECHO

N'entends-tu plus l'écho de cette voix austère,
La voix de tes aïeux, pèlerins du passé,
Dont l'âme se rattache au sol héréditaire
Qu'en un jour de détresse ils avaient délaissé ?

Elle atteste la force et l'orgueil de la terre
Vers qui tu reviendras avec un cœur blessé ;
Son souvenir jamais ne saura plus se taire,
Et ses chants renaîtront qui, jadis, t'ont bercé.

Pourquoi donc fuir les bords de cette plage ancienne ?
Ici, la Destinée éclaire ton chemin ;
Ici, loin de l'exil, la nuit magicienne

Annonce, en son silence, un heureux lendemain,
Et, toujours près de toi, te menant par la main,
Le Bonheur fait vibrer sa harpe éolienne.

II

LES ARBRES

Vois les arbres penchés avec mélancolie :
Leur ombre protégea tes anciennes amours,
Et de tous les bonheurs que ta mémoire oublie,
Nul n'y vit s'écouler pourtant de plus beaux jours.

Combien le souvenir à leurs secrets te lie!...
Et si les ans vainqueurs rendent tes pas plus lourds,
Si repose près d'eux ta joie ensevelie,
Confidents de ta peine, ils demeurent toujours.

Ne t'en va pas. Demain, leurs feuilles délaissées
S'envoleront au loin par l'automne chassées...
Ils resteront sans sève en de nouveaux printemps,

Et, dans de longs adieux au pâle crépuscule,
Tournés vers l'avenir dont l'horizon recule.
Plus que jamais ils sentiront les coups du Temps.

III

LA VASQUE

La vasque se parant de frises enlacées,
Au clair de lune doux qui l'argente parfois,
A vu s'épanouir près d'elle tes pensées
Que d'intimes douleurs troublèrent tant de fois.

Ne te souvient-il pas des heures dépensées
Près du jet d'eau tombant sur les blanches parois ?
Prête l'oreille encore aux plaintes cadencées
Des soirs qui t'ont rempli de doutes et d'effrois.

La vasque souriant aux clartés vespérales
A mêlé son églogue aux flûtes pastorales
Qui murmurent au loin les chants du souvenir.

Reviens. Les bruits connus du grand bassin qui jase,
Dans leurs jaillissements te combleront d'extase,
Et tu rappelleras la nuit lente à venir.

IV

LES OISEAUX

Ici, tout est concert, harmonie et chansons.
Le Rythme habite auprès dans la verte ramure;
Il naît des chants nouveaux à toutes les saisons :
Tout vibre dans les bois songeurs et tout murmure.

Comme il est doux d'entendre, au temps des frondaisons,
Une voix annoncer la récolte future !
Des hymnes qu'on dirait de graves oraisons,
S'exaltent en sortant du cœur de la Nature.

Tu jouis, à l'instant, d'un peu d'éternité,
Tant te semble infini ce rêve de l'été,
Et tant s'immatérialise la lumière.

Arrête et penche-toi sur l'étang aux roseaux
Où le matin heureux d'écouter les oiseaux,
S'épanouit de joie en sa splendeur première.

V

LES ALLÉES

Ainsi, tu quitterais ces féeriques allées
Qu'illumine le Rêve et qu'habitent les dieux,
Afin de conquérir de lointaines vallées,
Et de refaire une autre vie en d'autres lieux ?

Qu'est-il de plus parfait que ces fleurs étoilées
Epandant un parfum rare et mystérieux ?
Qu'est-il de plus divin que ces nuits dévoilées
Qu'on ne contemplera jamais sous d'autres cieux ?

Tout l'univers habite au sein de ces pétales.
Tout l'occident et les beautés orientales
Se trouvent au jardin où tu vécus longtemps.

La lumière et l'extase y demeurent encloses,
Et tu trouvas toujours parmi toutes ces roses
La jeunesse des dieux et l'immortel printemps.

VI

L'ÉTANG

L'étang aux lotus bleus dont le calme miroir
Illumine le corps marmoréen des cygnes,
Ne t'évoque-t-il pas ces printemps où le soir
Se soumet, en sa grâce, au caprice des lignes ?

Un artiste divin en passant l'a sculpté
Pour t'amener sans doute à la raison du sage
Qui trouve dans la paix la chaste volupté,
Et sur l'étang du rêve incline son visage.

C'est sur ses bords fleuris, ne t'en souviens-tu pas,
Que, chaque jour, jadis, tu dirigeais tes pas,
Et que tu partageais sa longue somnolence.

C'est en le contemplant immuable à jamais,
Que tu vins à comprendre en ton cœur, désormais,
Toute la profondeur mystique du Silence.

VII

LES BOSQUETS

Entre sous les bosquets. L'ombre est propice au rêve.
Le chèvrefeuille y pousse en croisant ses arceaux ;
La lune aux bleus rayons, à cette heure, se lève,
Et l'on entend au loin l'appel des clairs ruisseaux.

Les instants de bonheur ici n'ont pas de trêve,
Et leurs chants d'allégresse agitent les roseaux ;
Un poème lyrique est monté de la grêve,
Que lentement la nuit tissa sur ses fuseaux.

Pénètre-toi du Rythme ardent de la Nature,
Et mets ton espérance en une aube future,
Crois en la vie et sois satisfait d'en souffrir.

Cueille sur ton chemin toutes les fleurs écloses,
Et t'imprégnant de l'âme immortelle des roses,
Respire leur parfum sans craindre d'en mourir.

VIII

REMORDS

Vous aurez beau partir vers des rives lointaines,
En vous se gravera la forme de vos champs ;
Rien ne remplacera l'arome de vos plaines,
Rien ne sera plus pur que l'écho de leurs chants.

L'enclos qui vous vit naître a gardé votre empreinte,
Et votre sang s'infiltre aux pierres des chemins ;
Chaque fleur de la route a senti votre étreinte,
Et chaque fruit des bois la chaleur de vos mains.

Votre cœur imprégnable est pareil à ces roses
Qui poussent sous un ciel d'Orient embaumé,
Et qui portent, étant en un matin écloses,
Un parfum qu'en nuls lieux au monde on a humé.

Tout se pénètre en vous de l'air que l'on respire
Sur vos bords, des rayons d'un soleil réchauffant,
Des voix du fleuve dont vous subissez l'empire,
Et du jardin propice à vos songes d'enfant.

L'âme de vos aïeux dont se pare la terre,
Et dont on a reçu le principe vital,
Vous hantera toujours, ô voyageur austère,
Qui, plein d'égarement, fuyiez le sol natal.

Et, triste pèlerin, qui fûtes infidèle
A la maison dont vous conservez les secrets,
Vos yeux, au souvenir que vous emportez d'elle,
Ne sauront plus, demain, qu'exprimer leurs regrets.

LE DÉPART DU PRODIGUE

Je pose mes regards sur les plaines connues
Vers lesquelles je ne devrai plus revenir,
Et je contemple encor ces belles avenues,
Gravant en ma mémoire un tendre souvenir

Des choses qu'à regret aujourd'hui j'abandonne.
Je pars donc. Un destin m'emporte, impérieux.
Le Temps glisse sur moi la cendre de l'automne,
Mais je m'en vais quand même errer sous d'autres cieux.

D'une ineffable joie, ô mon cœur, tu tressailles !
Un vertige subit s'est emparé de moi,
Et semblable à l'amant au jour des fiançailles,
Je me sens agité par un brûlant émoi.

Accomplirai-je tout entier ce long voyage,
Moi qu'aucun cher lien n'a jamais retenu ?
Moi qui vers l'ouragan ai tourné mon visage,
Et qui marche le front serein vers l'inconnu ?

Aborderai-je, un soir, aux pays des merveilles ?
Et le Sort favorable ornant de thyrses verts
Les routes où j'aurai dépensé tant de veilles,
Me dévoilera-t-il un nouvel univers ?

Oh! la soif du désir en une heure assouvie !
Instant trois fois heureux d'entre tous les instants !
Qu'importe le passé, si je refais ma vie,
Et si mes jours défunts deviennent des printemps !

L'aube d'un frais matin resplendit et rougeoie.
Va-t'en sans t'arrêter au hasard des chemins.
Tout espoir n'est pas mort, la Nature est en joie :
Sème partout les fleurs que portent tes deux mains ;

Crois en l'éternité de cette heure première :
Que tes yeux dessillés méprisent les sommeils
Dont la brume obscurcit et voile la lumière.
Et marche, ô Pèlerin, vers de nouveaux soleils !

AU CŒUR DE LA FORÊT

O douceur d'être libre et de s'aventurer
Dans ces vierges forêts deux fois miraculeuses
Où des souffles divins ne cessent pas d'errer,
Où s'éveillent autour tant de fleurs merveilleuses !

O joie exubérante! O rire ingénieux
Que le matin déroule aux courbes des ramures!
Que n'ai-je vu plus tôt la beauté de ces lieux
Où toute route ombreuse épand ses longs murmures !

Etes-vous, ô forêts, l'antre de ces trésors
Qu'une légende change en vertus souveraines ?
Et vos soirs déversant leurs pourpres et leurs ors
Mettent-ils une fin aux souffrances humaines ?

Serait-ce une fontaine aux murmurantes eaux
Dont j'aperçois là-bas la si blanche margelle ?...
Une Nymphe qui tient dans ses doigts des roseaux
Me fait signe de loin et tendrement m'appelle.

Si bien que tout ce charme en qui se fond le jour,
Que la fraîcheur assouplissant mes deux mains lasses,
Me remplissent soudain de tendresse et d'amour,
Et qu'en ce doux instant, Jeunesse, tu m'enlasses !

LA NYMPHE

Frôlant le vert cytise et ses branches fleuries,
— Celle-là que la Fable évoque avec amour
Sous le ciel de l'Hellade étalant ses féeries, —
Elle marche au sentier plus belle que le jour.

Déesse des forêts, naïade des fontaines,
Dans l'or du frais matin, sa forme, éperdûment,
Reporte ma mémoire aux princesses lointaines
Qui mêlaient du mystère à leur enchantement.

Elle garde en ses yeux le secret des magies
Qui font bondir les cœurs et les rendent jaloux:
Et possédant les dons sacrés des épigies,
Elle incline la terre heureuse à ses genoux.

Entre ses doigts divins toute rose palpite ;
Sa présence a rendu leur voix aux clairs ruisseaux ;
Et toute brise à son appel se précipite,
Ajoutant ses parfums aux chansons des oiseaux.

Il semble qu'il faudra que tout mortel renaisse
De la source où s'émeut la nymphe en s'y plongeant,
Car on y voit surgir l'éternelle jeunesse
Qui prodigue sa force au breuvage d'argent.

Et voici que, d'un pas certain, je me dirige
Vers la source de vie où la nymphe aux doux yeux,
Comme une vision dont j'éprouve un vertige,
S'ébat en m'évoquant un songe merveilleux.

Puis, tout ensoleillé, le matin, tantôt ivre
Du rustique décor, de lumière et de bruit,
Se croyant immortel, veut encore survivre
Au jour qui reconquiert son empire sur lui.

LA FONTAINE

Voici cette fontaine illustre de la Fable,
Située aux confins d'une vierge forêt,
Source d'amour divin et de joie ineffable,
Et qui du vrai bonheur nous livre le secret.

La fontaine d'onyx, de marbre et de porphyre,
Dont les eaux ont l'éclat du plus pur diamant
Et murmurent ainsi que la voix d'une lyre,
La fontaine apparaît pleine d'enchantement.

Je t'ai trouvée enfin, lumineuse fontaine,
Où la vieillesse vient implorer ton secours,
Où la lèvre s'abreuve à ta liqueur sereine,
Où, par toi, l'on revit encor de nouveaux jours.

Toi qui, mystérieuse au pays des légendes,
Elaboras la vie en tes filtres menus,
A qui mêmes les dieux ont porté leurs offrandes,
Et qui leur révélas des âges méconnus ;

Toi que n'ont profanée aucunes mains impures,
Et que des soleils d'or empourprent de rayons ;
Toi qui sus pénétrer l'abîme des blessures,
Et donner aux humains d'autres illusions ;

Toi par qui renaîtra la fragile Espérance ;
Urne où se sont penchés les astres de la nuit ;
Qui refermes la plaie et guéris la souffrance ;
Toi qui sus opposer une borne à l'ennui,

Une fée a conduit, ô Fontaine magique,
Mes pas tremblants vers toi que souvent j'entendis
Evoquer dans mon rêve un destin magnifique
Qui nous ouvre tout grands de nouveaux paradis.

SOURCE DE VIE

Je m'en viens me plonger dans la source de vie
Dont le miroir reflète un songe non vécu,
Et dont la vasque en fleur, toujours épanouie,
Parfume le passant que le Sort a vaincu.

Tu redonnes aux yeux éteints le plus beau rêve,
Aux lèvres les chansons qu'elles ne disaient plus ;
L'homme sent en lui-même une nouvelle sève
Devant les jours nombreux qui lui sont dévolus.

Car, refaisant aussi nos courtes destinées,
Les heures reprendront leur charme séduisant ;
L'ombre réveillera les anciennes années,
Et le passé mort, seul régnera le présent.

Une aube apparaîtra sur la terre vieillie,
Sur la pente où jamais je n'étais parvenu ;
De l'âme de la tige et de la fleur cueillie,
Un sang rejaillira que je n'ai point connu.

Et je serai ravi d'écouter le murmure
Qui me rendait songeur et morose autrefois,
D'entendre de nouveau les chants de la Nature,
Et de sentir le sol s'émouvoir à ma voix.

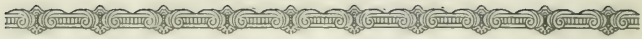
Les ferments de la vie, ivres de leur puissance,
Auront, par ta vertu divine, regermé ;
Et tu rendras encor, Fontaine de Jouvence,
Le désir plus suave et l'amour parfumé.

LA COUPE DE JEUNESSE

Accueille-moi, Jeunesse, accueille mon offrande !

Que ta coupe où s'enlace une frèle guirlande
Joignant l'acanthe aux fleurs flexibles du jasmin,
S'anime en ce moment et frémisse en ma main.
Que d'un vin généreux, ce soir, elle déborde,
Et que des mots ravis d'être miséricorde,
Tendresse et neuf espoir, surgissent de ses bords...

Je me crois revenu du royaume des morts.
O coupe, c'est par toi que j'aurai pu comprendre
Que du passé ne reste en moi qu'un peu de cendre !
Et si l'illusion m'abandonna tout seul
Comme un pauvre sans pain et sans feu sur mon seuil,
Sans m'avoir dévoilé le vrai sens de moi-même ;
Et si, creusant mon cœur, ce ténébreux problème,
Il demeura semblable à l'ombre qu'on poursuit,
Par ta vertu je sors des rêves de la nuit,
Et délivré du poids si lourd de la vieillesse,
En toi je ressuscite, ô vibrante Jeunesse !



JEUNESSE

O Jeunesse affranchie, ô Jeunesse amoureuse,
Qui resplendis de force et palpite d'orgueil,
Sur un chemin en fleur, tu t'avances, heureuse :
Aujourd'hui, ta venue illumine mon seuil.

Une divine main orne ton front de grâce,
Toi qui fais refleurir la route des amants ;
Eros audacieux te poursuit et t'enlace,
Et ton oreille est attentive à ses serments.

Oh! les si chers instants qui, par tes sortilèges,
M'ont enfin dépouillé de mon manteau de deuil !
Ainsi qu'à la colline où se fondent les neiges,
Ton printemps dans ses bruits joyeux me fait accueil.

Source pure de vie au sein inépuisable,
Tu verses dans les cœurs un baume bienfaisant,
Et plus que tous les mots qu'on inscrit sur le sable,
Les tiens y laisseront l'empreinte de ton sang.

Tes espoirs devenant mes amis et mes hôtes,
M'offriront un flambeau qui ne s'éteindra pas ;
La rive qui les garde et dont je vois les côtes,
Accueillante à mes vœux, se dessine, là-bas.

J'augure, dès ce jour, ce que seront les heures
Qui passent près de nous avec le Temps qui fuit...
Sois mon inspiratrice, ô Jeunesse, et demeures
Un astre triomphant des ombres de la nuit !

LES ÉBLOUISSEMENTS

PRIÈRE A LA NATURE

Puisque j'ai retrouvé la jeunesse des dieux,
Et qu'allègre, aujourd'hui, je pars à l'aventure,
Satisfais mon désir, daigne combler mes vœux :
Dévoile à mes regards tes splendeurs, ô Nature !

Jadis, je t'ai connue attentive et toujours
Fidèle à ramener les saisons envolées.
Tu règles, je le sais, les nuits après les jours,
Et guides la lumière au sein de mes vallées.

Tes lois, faites de rythme, à tous les éléments
Donnent, à l'heure dite, une forme plus belle ;
Tu prévois le retour de tes enchantements :
Ce qui meurt aujourd'hui, demain se renouvelle.

Au printemps qui renait, tu ramènes les fleurs ;
A leur éclosion tu deviens favorable ;
Et ton poème fait de rires ou de pleurs,
D'entre tous les chefs-d'œuvre, est sublime et durable.

Dans ces pays nouveaux où je porte mes pas,
Immuable Beauté, te trouverai-je telle
Qu'aux jours déjà lointains qui ne reviendront pas,
Et règnes-tu toujours, ô Nature immortelle,

Sur ce monde inconnu qu'en mes rêves je vis ?...
Laisse-moi parcourir ses plaines découvertes ;
Que le temple des bois éclaire ses parvis,
Que leurs calmes bosquets m'ouvrent leurs branches
[vertes.

Que j'apprenne, à l'instant, si des jardins en deuil
Ont gardé, comme hier, la même nostalgie ;
Si, quand d'un pas léger, j'aurai franchi leur seuil,
Me parviendra la voix d'une antique élégie.

Apprends-moi si les champs embaument le jasmin,
Si rien n'est transformé parmi toutes les choses,
Si, marchant sur les bords fleuris d'un vieux chemin,
L'on y cueille l'œillet, les lilas et les roses.

Laisse-moi constater si, par les mêmes lois,
Tu présides encore au mouvement des heures,
Et si, dans l'univers entier, comme autrefois,
Impassible et mystérieuse, tu demeures

Cette force créant la vie avec la mort ;
Et dis-moi si, demain, l'humaine créature
Cherchera les secrets d'un merveilleux trésor
Dans le grand livre ouvert de ton œuvre, ô Nature !

JARDIN DES HESPÉRIDES

Jardin éblouissant, jardin des Hespérides
Où le sort m'a permis, ce soir, de cheminer,
Combien dans l'univers les forêts sont arides
Au prix de ces trésors que tu sais nous donner !
Combien évoques-tu de visions féeriques
Qu'en nul pays du Rêve on n'a su découvrir :
Car tout être au contact de tes sentiers magiques,
Retrouve la jeunesse et cesse de souffrir.

Une immortelle Loi faite d'incohérence,
Prolonge à l'infini l'âge de tes saisons
Qui, sans porter du Temps les traits de la souffrance,
Etalent à mes yeux d'illustres floraisons.

Les bords de tes coteaux sont de charmantes fresques
Qu'un artiste divin sortit de ses pinceaux.
Bleus motifs empruntés aux pays barbaresques :
Tout l'art oriental triomphe en tes tableaux.
Vergers antiques, bois aux murmures étranges,
Où, tout ruisselant d'or, le fruit aérien
Roule au cou des sentiers des arceaux et des franges.
Décors où se promène un souffle éthéréen ;
Collines que l'on voit de troènes coiffées,
Qui de la Grèce nous rémémorent le nom ;
Grottes nous évoquant le royaume des fées,
Et d'où vient un écho des chants d'Anacréon ;
Verts bosquets que Virgile inscrit en ses églogues ;
Où le Rêve ébloui n'eût, dans son libre ébat,
Ni de commencements ni même d'épilogues.
Jamais tes éléments n'entrèrent en combat.
Chez toi tout vit selon le rythme et l'ordonnance
Qu'un savant architecte y déploya toujours.
Tes instants de bonheur, éclos par alternance,
O Jardin, n'ont connu que d'harmonieux jours !
Et pour magnifier la grâce des pétales
Dont l'orient combla tes plus exquises fleurs,
Le calice entr'ouvert des nuits occidentales
Te verse ses parfums, sa joie et ses couleurs.

Je me remplis les yeux des teintes multiformes
Dont vous embellissez vos sentes, ô Jardins !
Et portant mon esprit à la splendeur des formes,
De vos blancs escaliers je monte les gradins.

Les pourrai-je cueillir ces fruits aux grappes mûres
Dont la saveur nous donne un long frémissement ?
Ces bruits magiciens dont j'entends les murmures,
Pourrai-je en emporter le doux enchantement ?

Pourrai-je les tenir un seul instant ces roses
Dont les parfums subtils grisent l'esprit vaincu ?
Mêlerai-je mon âme à tant de fleurs écloses
Immortelles avant d'avoir si peu vécu ?

Monte. Car aux sommets, un rouge crépuscule
Ouvre ses coffres d'or où tes doigts plongeront.
Si devant ces trésors toute audace recule,
Et parce qu'ici-bas trop peu les cueilleront,

Sois le fier pèlerin que la lumière inspire,
Et, fils de Prométhée, escalade ces lieux !...
Quand tu redescendras de ce lointain empire
Que bien avant toi, seuls, visitèrent les dieux,

Ceux qui verront l'extase à ton beau front sans rides,
S'écrieront: " Ce poète, ayant de ses deux mains,
Un jour, cueilli les fruits dorés des Hespérides,
Est un prédestiné d'entre tous les humains !...

ÉBLOUISSEMENT

Ravissement auquel le Matin me convie !

Jour divin, jour heureux d'une nouvelle vie !
Je sens que je renais à ta blanche clarté ;
Je bois le suc des fleurs aux coupes de l'été,
Et ton charme me prend tout entier et me grise !

Tout près, c'est le concert persistant de la brise ;
Ce sont les fiers appels, les murmures, les voix

Des fleuves, des forêts, des monts tout à la fois,
Et qui passent ainsi que d'étranges bruits d'ailes.
J'aperçois tout autour des touffes d'asphodèles,
Des lis épanouis au hasard des ruisseaux,
Et, là-bas, les épis qui dorent les coteaux.

J'ai beau lever les yeux sur la plaine infinie,
Nul pas ne vient troubler l'apaisante harmonie,
Et le monde me semble, à cette heure, désert.
Alors, sur le rivage où déferle la mer,
Joyeux d'être aujourd'hui l'hôte du grand silence,
Il me paraît soudain qu'une neuve existence
Pare de dons miraculeux le champ fleuri ;
Et parce que Cypris m'apparaît et sourit,
Et comme je deviens un tout autre moi-même,
Et comme je respire enfin, et comme j'aime
Ce qui fait ton orgueil, ô Matin d'un beau jour,
Je renonce à la mort et j'appelle l'Amour !

SIMPLE AVEU

Je te retrouve encore, ô Cypris immortelle,
Toi la Voluptueuse et qui m'apparais telle
Que je t'avais conçue en mes songes passés !
Maintenant, nous irons les deux bras enlacés ;
J'appuierai longuement mon front sur ton épaule.
Parfois, flexible ainsi que la branche d'un saule,
Tu poseras ta lèvre à ma lèvre, et tes yeux
Des soucis obsesseurs me feront oublieux.
Tu seras ma compagne inséparable et douce,
Et très souvent nous nous assoirons sur la mousse ;
Et nous écouterons, sans éprouver d'ennui,
Le vent qui par la plaine estivale bruit
Et murmure en passant sa romance discrète.
Près de la mer calmée où, pâle, se reflète
L'astre qui jusqu'aux bords heureux nous conduisit,
Le jour en se levant se sentira saisi
D'une extase céleste impossible à décrire ;
Et nous demeurerons des heures sans rien dire,
Ensemble confondus, ne pouvant exprimer
Ces instants qui feront nos cœurs vierges s'aimer.

CONFIDENCE

Cypris, restons ainsi jusqu'au matin.
L'Aurore
Nous trouvera tous deux fixant les yeux encore
Sur l'étoile attardée au bord de l'horizon.
Pour nous se lèvera l'aube d'une saison
Inconnue aux mortels. Dans leurs métamorphoses,
De magiques parfums et de nouvelles roses
Animeront soudain le vert tapis des prés.
Il surgira des monts et des bois ignorés :
Innommable décor à nos âmes propice,
Et qui nous remplira de joie et de délice.
Alors, aucun souci ne troublera nos cœurs ;
Nos espoirs renaîtront; nous serons les vainqueurs

Qui marchent fièrement en redressant la tête.
Alors, de l'univers, qu'importe la conquête !
Car voici que sensible à nos voix, le Destin
Bénissant notre amour, nous prendra par la main ;
Et sur le blond sentier qui traverse la vie
Et que nous longerons sans heurt et sans envie,
Faisant descendre en nous tout l'infini du ciel,
Changera notre rêve en un rêve immortel.

HYMNE A LA BEAUTÉ

Je bénis ta présence, immortelle Beauté
Qui m'apportes l'extase en l'or de ta clarté !
Devant moi la forêt des jours chante et soupire ;
Les monts ont la couleur du marbre et du porphyre ;
Des fleuves dont les eaux serpentent dans les prés,
Reflètent des soleils plus qu'hier empourprés ;
Et les aromes doux des frêles marjolaines
Embaument de nouveau les sources et les plaines.
Qu'à cette heure il est bon d'oublier le passé,
Bien que son souvenir ne saurait s'effacer.
Devant l'immense et beau spectacle de la vie
Que contemplent les yeux sur la pente gravie,
Quel plaisir on éprouve à bannir les regrets !
Oh ! combien je comprends le sens de tes secrets !
Que d'espoir, ô Beauté, ta lumière alimente !
En tes veines l'Amour comme un vin pur fermente ;
Et j'ai l'orgueil enfin de voir autour de moi
Monter les blanches fleurs d'une nouvelle foi.
Je réprouve les jours qu'assombrit l'amertume
Dont le poison ainsi qu'une flamme consume,
Et dans mon cœur humain vers ta gloire emporté,
Coule divinement l'eau vive du Léthé.

PRIVILÉGIÉS

Beauté, tu n'offres pas ton charme à tout passant
Qui l'assujettirait au gré de son caprice ;
Il faut, pour te saisir, avoir versé son sang,
Et porté dans son cœur ta rouge cicatrice.

Les heureux d'ici-bas sentent ton abandon,
Parce qu'ils n'ont connu de toi que l'apparence ;
Te comprendre, ô Beauté souveraine, est un don
Que seuls possèdent ceux marqués par la souffrance.

Plus grands nous semblent ceux que frappe le malheur,
Ceux-là qui, pour t'atteindre, ont risqué la défaite :
Car toute œuvre enfantée au prix de la douleur,
Et si tu l'inspiras, est la seule parfaite.

Ceux-là, sacrifiés à l'ardeur de tes feux,
Et le sein tout meurtri par ta brûlante étreinte,
Restent, même vaincus, dignes d'être des dieux,
Qui moururent de toi sans exhaler de plainte.

PRIÈRE

O grands monts orgueilleux dont la rumeur sinistre
Attire ma pensée ! O lacs dont le miroir
Reflète la blancheur des cygnes du Caystre !
Paysages connus évoqués dans le soir !
Vous, fleuves dont les flots à l'opulent méandre
S'émeuvent au contact généreux des étés !
Vous, nuages changeants faits de neige et de cendre,
Ou qui prenez les tons ardents et veloutés
Des pourpres dont le sang rougit les eaux tranquilles !
Forêts dont j'ai toujours aimé la profondeur,
Et qui me reposez des fatigues des villes !
Paysages connus, accueillez mon ardeur
Quand je viens vous offrir toute ma gratitude.
Car si tant de beautés ont ébloui mes yeux,
Je recherche surtout la tendre solitude
Qui guérit mes tourments et me fait plus heureux.
Laissez-moi me griser de votre long silence,
Du murmure accueillant de vos soirs ingénus
Dont le rythme berceur lentement se balance
Et me rend familier à ces bruits inconnus
Qui confondent mon être à l'âme de la terre.
Paysages, rendez le doux et cher lien
Durable qui m'unit au vieux mont solitaire
Dont je ressens en moi le charme aérien !

LES SAISONS

Un paysage quelconque est un état de l'âme.

AMIEL

Chaque fois que revient une neuve saison,
Qu'elle soit revêtue, en sa grâce si frêle,
Des clartés du printemps, ou que sa frondaison
S'égaye, en renaissant, du cri d'une hirondelle ;

Qu'elle prenne la forme exquise de l'été
Dont nous buvons l'extase en sa coupe d'ivresse ;
Que l'automne s'enfuie heureux d'avoir été
Le complice des jours vécus dans la tristesse ;

Ou bien que sous les coups rigoureux des hivers,
Elle vienne se plaindre et près de toi frissonne,
Chaque fois ses accents s'éveillent dans tes vers,
Poète, et tu t'assieds aux festins qu'elle donne.

Tu t'imprègnes des bruits de la source, des chants
Que l'oiseau vagabond promène à l'aventure ;
Tu proclames, ce soir, la gloire des couchants,
Et tu t'émeus, demain, des voix de la Nature.

Dès l'aurore, tu ris. Dès le soleil levant,
Tu prêtes ta pensée au délice des rêves,
Ou pleures quelquefois d'entendre dans le vent
Le flot qui s'est brisé sur le sable des grèves.

Sans cesse pénétré de l'âme des saisons,
C'est d'elles, chaque jour, dont ton être s'enivre ;
Car tu puises ta sève aux neuves frondaisons,
En éprouvant la joie indicible de vivre.

PRIÈRE AU PRINTEMPS

O Printemps, petit dieu qui marches les pieds nus
Dans les sentiers fleuris de fraîches anémones,
Toi qui tends aujourd'hui vers moi tes bras menus,
Imprègne de parfums les fleurs que tu me donnes,
De lumière les jours nouveaux que je vivrai,
Afin que d'un farouche hiver qui le pressure,
Mon cœur encor transi se sente libéré
Et devienne oublieux de sa vieille blessure.

Combien je t'invoquais, ô Printemps, petit dieu !
Devant Avril ingrat, tu te faisais attendre.
Mais vois, le ciel serein a préparé ce lieu :
La mousse de partout reverdie est si tendre,
Le fleuve si limpide et si joyeux le bruit
Que la Nature éveille en la source ingénue,
Qu'on dirait qu'un orchestre innombrable te suit
Pour annoncer enfin au monde ta venue.

Tourne ton arc léger vers les monts et les bois,
Et que par un divin prestige ta main sûre
Y fasse repousser la flore d'autrefois.
Car ce ne sera plus le sang d'une blessure
Que tu feras surgir du cœur de nos forêts,
Mais plutôt, ô Printemps, en de nouvelles sèves,
L'Amour que ravivra la pointe de tes traits,
Et l'Espoir embelli des clartés de nos rêves.

PROMENADE

Qu'est-il besoin de plus que ce jardin charmé
Où tout est frémissant, où l'amour qu'on envie
Comblera de ses vœux ceux qui n'ont pas aimé,
Où tout espoir perdu se reprend à la vie ?

La tendresse s'épand sur l'allée aux lilas
Qui joint à ses attraits une forme parfaite,
Et d'un bonheur nouveau que tu nous révélas,
O si tendre Psyché, tu proclames la fête !

Parmi tous les trésors que t'offrent les sentiers,
Ami, tu cueilleras la fleur plus que sublime
Dont la vertu nous fait renaître tout entiers,
Parce qu'une lumière immortelle l'anime.

Alors, au souvenir de ses charmes discrets
Auxquels tu vins, ce soir, rendre un premier hommage,
L'Amour que tu conçus éternisant ses traits,
Ton cœur en gardera l'impérissable image.

Puis, dans ce beau jardin où tu portes tes pas,
Tu voudras te confondre à la vie éternelle
D'une fleur que le temps brutal ne fane pas,
Et vivre du parfum que tu conserves d'elle.

LES NÉNUPHARS

Un lac dont nul brouillard n'obscurcit les contours ;
Des arceaux infinis de plantes mordorées
Et de fleurs que des bords aux couleurs azurées
Sèment, rares joyaux, le long de leurs parcours,

Tel est le somptueux décor crépusculaire
Où, tout épanouis et de partout épars,
Règnent modestement les pâles nénuphars
Symboliques et purs en leur blancheur polaire.

Leurs guirlandes frôlant la surface de l'eau,
Abritent le grand Rêve ailé de la Nature...
A cette heure, il s'ébat et plane à l'aventure,
Sur la calme beauté du nocturne tableau.

Il va, majestueux, étonné de s'entendre
Marcher dans le silence et dans la paix du soir,
Et de se réfléchir dans le lac, ce miroir
Que parfume une brise imperceptible et tendre.

Car hier, emporté vers un pays moins sûr,
Il franchissait les mers et les gouffres sans nombre,
Et plein de son désir, il passait comme une ombre
Dans les nuages, sans trouver un coin d'azur.

Comme un oiseau perdu que seul le vent dirige,
Et cinglant les hauteurs au mépris du danger,
Pour dominer l'espace et pour l'interroger,
Ses ailes éprouvaient la crainte du vertige.

Mais voici que lassé des voyages troublants,
Il arrêta sa course, et plein de lassitude,
Descendit vers le lac où, dans la solitude,
Leur long col recourbé, dorment des cygnes blancs.

Donc, ainsi libéré des attaches mortelles
Qui l'avaient si longtemps au monde retenu,
Il apparaît dans les clartés, splendide et nu,
Nimbé des bleus rayons qui lui descendent d'elles.

Et tandis que pensif, il se promène, errant
Sur ce lac ignoré qu'aucun bruit n'importune,
Et tandis que se lève un pâle clair de lune,
Recouvert quelquefois d'un voile transparent,

Voici que pris soudain d'une immense tendresse,
Le Rêve s'est grisé des parfums de la nuit ;
Puis, content d'endormir son passé que poursuit
L'obsession des jours sombres de sa détresse,

Sur le miroir tranquille abaissant ses regards,
Ebloui des blancheurs d'où le mystère émane,
Il a mêlé son âme à l'âme diaphane
Et nocturne qui rôde auprès des nénuphars.

IMMORTEL AMOUR

O fleur d'aurore, fleur en qui tout se reflète
Des clartés que les dieux font descendre sur nous !
O fleur dont le parfum s'envole et qu'on regrette ;
O fleur dont tous les bois sont devenus jaloux !

O femme qui nous fais mourir de tes caresses,
Ou qui nous fais revivre au contact de ton cœur !
O toi qu'on associe à nos chants d'allégresses,
Et dont on redira le nom avec douceur !

Etre rempli d'orgueil et de magnificence,
Dont le front couvert d'ombre ou de l'azur du ciel
Porte la trahison ou se vêt d'innocence !
Toi qui fus tour à tour perfide ou sensuel,

Et que l'Histoire exalte en des apothéoses !
O toi que l'on compare au jour par ton éclat,
Et dont la lèvre emprunte aux pétales des roses
Leur pure quintescence et leur pur incarnat !

O déesse dont on recherche la présence,
Qui tiens notre regard dans le ravissement ;
Idole aux pieds d'argile ou de divine essence,
Qui mêlas l'âme humaine à ton frémissement !

Chef-d'œuvre que recherche ici-bas le génie,
Et que les Phidias dans le marbre ont sculpté ;
Toi qui nous apparais, en ta grâce infinie,
Comme l'expression même de la Beauté !

Si tu portes en toi cette flamme immortelle
Dont s'inspira le monde au cours des âges ; si
Dans Vénus a vibré l'âme d'un Praxitèle,
Où, dans Monna Lisa, le cerveau d'un Vinci,

Que ton prestige ayant partout laissé sa trace,
Soit un don précieux qui ne t'aveugle pas ;
Songe qu'en un instant toute forme s'efface,
Et que les coups du Sort s'acharnent à nos pas.

Ton existence doit rester le beau poème
Qu'on ne saurait détruire en l'espace d'un jour ;
Et songe qu'un trésor est au fond de toi-même :
Le souffle intérieur qu'on appelle l'Amour.

Qu'il rayonne et qu'il soit l'aube dont on s'enivre,
Car endormi soudain du sommeil du vaincu,
L'univers impuissant ne saurait se survivre,
Alors qu'en toi l'Amour, ô Femme, aura vécu.

LA PRÉSENCE

Combien je te savoure, ô si douce présence
Des êtres dont l'approche est un baume aux ennuis,
Et combien, s'il fallait prolonger leur absence,
Mes jours seraient sans joie et sans repos mes nuits.

Pourtant, ô solitude indispensable au rêve,
Dans ton calme séjour mon esprit s'exila,
Car c'est par toi que l'œuvre incomplète s'achève :
L'inspiration fuit lorsque tu n'es plus là.

Mais la strophe achevée ou la page remplie,
J'éprouve à demeurer ton hôte comme un poids ;
Tes yeux m'inclinent trop à la mélancolie,
Et je préfère alors entendre d'autres voix.

J'aspire de revoir les êtres que j'adore
Dont la présence est comme une fleur aux parfums
Enivrants que, pensifs, nous respirons encore,
Même si ses derniers pétales sont défunts.

INDIFFÉRENCE

Ami, vous vous disiez, un jour, indifférent
A ce qui pour vos yeux ne semble qu'apparent.
La réalité seule est pour vous estimable.
Le rêve vous paraît toujours insupportable
Si, détaché du monde, il manque un but certain.
Qu'importent la Nature à votre esprit hautain,
Un sonnet de Pétrarque, un chant divin du Dante,
Ou les émotions troublant une âme ardente,
Lorsqu'un soir, en longeant la lisière d'un bois,
Lui parviennent de loin d'harmonieuses voix.

Qu'importe pour vos sens l'or d'un beau crépuscule ;
Qu'importent les beautés que l'aurore accumule.
Tout cela, dites-vous, n'est qu'un songe trompeur
Fait pour l'amour déçu qu'évoque tout rêveur.
Pourtant, ô doux ami, moi qui pleure et qui pense
En face de l'objet de votre indifférence,
Souvenez-vous, qu'un soir, en un jardin fermé
Cher à nos entretiens, de roses parfumé
Et propice aux pensers qu'alors nous échangeâmes,
Comme nous ouvrions toutes grandes nos âmes,
Quelque chose troubla votre front soucieux.
Une pitié subite avait rempli vos yeux,
A cette heure si calme et si douce et si brève,
Car vous, l'indifférent qui méprisiez le rêve,
Compatible une fois à l'humaine douleur,
Je vous ai vu pleurer sur la mort d'une fleur.

LES FLEURS

Fleurs aux larmes d'argent sur vos tiges bercées,
Fleurs que nous pressons dans nos bras,
Fleurs que le temps jadis, hélas ! a dispersées,
Et que nous ne reverrons pas !

Fleurs du printemps joyeux qui revêtez les plaines ;
O fleurs des naissantes amours
Qui donnez de la joie à nos heures sereines,
O fleurs aux robes de velours !

O chatoyantes fleurs, pétales d'émeraude,
Et dont les parfums enchantés
Embaument les chemins des bois songeurs où rôde
L'air si langoureux des étés !

O fleurs qui grandissez dans les jardins, si pâles
Qu'en un jour nous voyons mourir ;
O fleurs de deuil, ô fleurs des routes automnales,
Qui devrez trop tôt vous flétrir !

Fleurs qui gardez toujours en votre âme inquiète
Les plus profonds de nos secrets ;
O vierges fleurs en qui quelquefois se reflète
La blessure des noirs regrets !

Fleurs des aveux cachés tout au fond de soi-même
Que nous évoquons bien souvent ;
O fleur rare par qui l'on soupire et l'on aime,
Et que disperse un coup de vent !

O la si blanche fleur de l'hiver implacable
Qui glaces nos doigts convulsés,
Tu graves à jamais ton nom ineffaçable
Dans nos plus intimes pensers.

Et nous enfouissons ta reposante image
Comme un trésor en notre cœur ;
Et les vieux souvenirs renaissent à tout âge
Par ton divin prestige, ô Fleur !

LE RÊVE

Il emprunte au hasard sa forme et sa couleur.
Il naît dans le silence où notre oreille écoute ;
On le cueille souvent comme on cueille un fleur
Que l'on a rencontrée au cours de notre route.

Il est le pèlerin que l'on n'attendait pas
Et que le vent capricieux vers nous apporte,
A qui tout simplement on ouvre les deux bras
Alors qu'il rit ou pleure au seuil de notre porte.

Il est un solitaire. Et privé des atours
Dont se parent souvent pour nous nos espérances,
S'il préfère la nuit à la splendeur des jours,
C'est qu'il sait mépriser les fausses apparences.

Il n'a pas revêtu le corps matériel
Que l'on pourrait décrire en une simple phrase,
Car étant descendu d'un royaume irréel,
Nous ne l'entrevoyons qu'à travers notre extase.

Et comme il est un souffle inspiré par les dieux,
Accueille dignement le Rêve en ta demeure,
Car ce flambeau divin, invisible à tes yeux,
S'en vient illuminer ta vie intérieure.

SOLITUDE

Laisse-moi, Solitude, accompagner tes pas.
Je rêve de t'entendre et de te faire escorte
Jusqu'à l'heure paisible où nos fronts étant las,
Nous viendrons nous asseoir sur le seuil de ma porte.

Ta présence m'est chère, et l'ombre de tes yeux
Est pour moi devenue une calme habitude.
Demeure mon hôtesse en ces instants heureux
Qui m'ouvrent tes secrets divins, ô Solitude !

Car je ne rêve plus de lauriers à mon front.
Les désirs maintenant bannis de ma mémoire,
Ne dressent plus l'embûche où mes pieds passeront,
Et je n'élève plus ma pensée à la gloire.

Eprouvant près de toi le goût de tes beautés,
Je ne m'attarde pas à des conquêtes vaines ;
Et mes sens renonçant aux fausses voluptés,
Ne seront satisfaits qu'en éprouvant les tiennes.

Ta main seule aujourd'hui devra me diriger ;
Et marchant sur la route où s'imprègne ta trace,
Je veux, ô Solitude, avec toi partager
Les trésors qu'en mon cœur depuis longtemps j'amasse!

LA BELLE INCONNUE

Où vas-tu, pâle amie, au fil de l'eau berceuse,
Immobile et les bras posés sur tes genoux ?
Ton esquif, en frôlant les roseaux et l'yeuse,
Devra-t-il te conduire à quelque rendez-vous ?

Quel penser s'élabore au fond de tes prunelles ?
Regrettes-tu, ce soir, quelque amant trépassé ?
Ou, peut-être, veux-tu que revivent en elles
Les souvenirs qu'évoque un malheureux passé ?

Tu parais inclinée à la mélancolie ;
Ton corps est diaphane en sa robe de lin :
Douce évocation de la vierge Ophélie
Qui se penche au miroir d'un étang cristallin.

Recherches-tu la plage où jamais l'on arrive,
Le bonheur si lointain que toujours tu rêvas,
Ou quelque rare fleur marchant à la dérive,
Que malgré tout effort les doigts ne cueillent pas ?

Dis-moi, belle Etrangère, es-tu donc l'exilée
Que l'abandon frappa d'un fatadique ennui,
Ou tentes-tu d'atteindre, ô Muse inconsolée,
Le Désir et l'Amour en fuite dans la nuit ?

MOMENTS D'EXTASE

L'heure du crépuscule invoque le silence
Et la paix suspendus sur le fleuve apaisé ;
Le soleil d'or ondule, et, par sa vigilance,
Un souffle inspirateur sur la plage a passé.

Mais, soudain, une harpe émue au loin fredonne
Une hymne dont bientôt nous parviennent les sons;
Le soir à la douceur de vivre s'abandonne,
Eprouvant à rêver d'extatiques frissons.

O le divin décor où s'ébat la lumière !
Que de pensers éclos en notre esprit errant !
La lune qui paraît dans un ciel en prière,
File à son bleu rouet un voile transparent.

Et la nuit, vierge encore, erre dans l'avenue,
Avec un diadème à son beau front pâli,
Mystérieuse ainsi qu'une femme inconnue
Dont l'étrange parfum est doux comme l'oubli.

LE TEMPS

Le Temps n'existe pas, n'en compte pas les heures.
Prends garde que tes jours soient vides de pensers :
Tu vivras du présent, ami, si tu demeures
Avare en ton esprit des trésors amassés
Qui combleront ta vie inconnue et si brève.
Comme le Temps, l'éternité dont le sens fuit,
Nous est indéchiffrable et s'estompe en un rêve ;
Et l'étendue en son déconcertant ennui,
Rappelle le silence au fond des solitudes.
Le Temps paraît obscur ainsi que l'avenir :
Qu'il ne soit pas l'objet de tes inquiétudes.

Pourquoi, dans ton orgueil, vouloir le définir ?
Remplis-le sans murmure : heureux est qui l'emploie.
Au cours de ton chemin, calcule bien ton temps,
Car les jours non perdus te combleront de joie,
Si tu sais à propos dépenser leurs instants.

Aime la tâche ardue ou quelquefois légère ;
Prise à son juste poids le travail accompli ;
Que la Beauté qui reste à d'autres étrangère,
Soit l'astre dont l'éclat pour toi n'a pas pâli.
Donne au moment trop court un parfum qui te grise ;
Aime la fleur pour sa simple fragilité ;
Respire à pleins poumons l'arome de la brise ;
Aime l'automne, aime l'hiver, aime l'été.
Que tout soit un prétexte à croire en l'existence,
Et que jamais l'ennui n'envahisse ton cœur.
N'oppose à ta pensée aucune résistance,
Car toujours elle apporte un rayon de bonheur
Si l'Idéal la vêt de sa grâce divine.
Accepte d'être seul avec toi-même, enfin,
Et que nul en ce monde étrange ne devine
Le labeur incessant dont tu poursuis la fin.
Prépare avec amour la grande œuvre mûrie,
Et moque-toi du Temps qui marche sans arrêt :
Tout rêve intérieur a sa route fleurie,
Pourvu que la Beauté nous livre son secret.

Contemple l'univers, laisse tourner les astres,
Et songe qu'un constant effort peut te sauver
De l'oubli meurtrier et des mortels désastres.
Qu'à chaque heure, ici-bas, tu puisses conserver
La force de créer, de sentir et de vivre.
Alors, un beau destin couronnera ton front ;
Tu parviendras au but que tu voulus poursuivre,
Et tu te survivras lorsque d'autres mourront.

LES ADIEUX

Tu n'as jamais changé : j'avais raison, Nature !
Tu demeures le livre ouvert à tous les yeux.
Tu combles de tes dons l'humaine créature,
Et ta magnificence éclate en tous les lieux.

Les hommes sont égaux devant tant de merveilles
Que leur distribua ta prodigalité.
Indifférente aux uns, d'autres passent leurs veilles
A découvrir en tes trésors la Vérité.

L'univers est soumis à ta toute-puissance :
C'est par toi qu'il s'ordonne et qu'il est balancé;
L'ordre qui te régit est de divine essence,
Et tu poursuis un but par le Destin tracé.

Sans cesse, tu refais, depuis les origines,
Le chemin qui te mène à des jours triomphants,
Et les peuples nombreux aux antiques racines
S'imprégnèrent de toi jusque dans leurs enfants.

Tu n'as jamais changé. Mais ma tâche incomplète
Ne s'arrêtera pas à franchir tes forêts,
A contempler les monts dont tu dores le faîte,
A scruter seulement le fond de tes secrets.

Si tu ne changes pas, je veux apprendre encore
Si l'homme demeurant fidèle à son passé,
Sent en son cœur la même ambition éclore,
Et reste le rêveur que la vie a blessé.

Moi qui vécus de toi, profonde solitude,
M'étant dans une tour d'ivoire enseveli ;
Moi qui passai mes jours loin de la multitude,
Dans un mépris hautain du monde, et dans l'oubli,

Je retourne vers ceux que j'appelais mes frères,
Et je dépenserai sans doute de longs jours
A savoir s'ils ont mis un frein à leurs misères,
S'ils ont tué leur haine et s'ils souffrent toujours.

O Nature, une voix agite tout mon être !
Adieu. Les rayons d'or de ce nouveau matin
— Qui sait ? — sont les derniers que je verrai peut-être,
Mais j'obéis quand même aux ordres du Destin.

LES DÉSENCHANTEMENTS

SOLILOQUE DU PÈLERIN

VENI, VIDI.

Ce soir, pèlerin que la route
A lassé, je m'arrête en silence, et j'écoute.

Toutes les voix du monde envahissent ces lieux :
Les siècles un à un passent devant mes yeux ;
Et comme aux jours passés, le Présent, spectre étrange,
M'offre un tableau que rien n'altère ni ne change.
Toujours l'humanité prise d'énervement,
Accuse le malaise inquiet du moment.

Qui voudrait recréer l'univers à son rêve,
S'attarde à dénombrer les sables de la grève.
Le monde est ce qu'il fut et ce qu'il restera :
Sphinx aux yeux convulsifs en qui s'incarnera
Le vieux problème obscur renfermant dans ses normes
Les tares, les instincts, les vains désirs, les formes,
Les haines, le amours, tous les espoirs, les deuils,
La même ambition et les mêmes orgueils.

Spectacle lamentable à chaque heure visible :
Sisyphe se reprend à tenter l'impossible.
Œdipe, l'immortel, retrouve son pouvoir
Et heurte avec fracas aux portes du Savoir.
L'Illusion tenaille encor la chair vivante
Après avoir rempli les âmes d'épouvante.
Aphrodite apparue au coin des carrefours,
Plus perfide, renaît en ses brillants atours.
Atlas se réincarne en nos esprits modernes.
Par sa force hanté, Savant, tu te prosternes,
Les yeux pourtant fermés par un épais bandeau,
Pour lever l'univers comme un léger fardeau.
L'Atlantide a gardé ses formes grandioses,
Et croyant en l'Eden où renaissent les choses
Que le Sort n'atteint pas de son glaive mortel,
Dans les âges présents l'homme nous paraît tel
Qu'aux siècles où cherchant d'illustres renommées,
Il s'en allait franchir des routes innommées.

Enclin à s'éblouir du vain écho qui ment,
Tout rêve est un prétexte à son enchantement.
Il abdique parfois la Raison qui l'entraîne,
Pour se livrer au jeu trompeur d'un phénomène,
Et devient le Protée au regard incertain,
Si changeant qu'il paraît déjouer le Destin.

Et lorsque je regarde au fond de sa prunelle
Où tremble un pur rayon de la vie éternelle,
Comme au passé, j'y vois son désespoir amer.
Et toujours emporté sur les flots de la mer,
Le rivage entrevu dans un songe l'obsède,
Car un astre le guide et là-bas le précède
Qui lui montre la proie impossible à saisir,
Et, malgré lui, l'astreint au vouloir du Désir.

LES DEMI-FOUS

Ils se ruent vainement en efforts éternels.
LOUIS MERCIER

A regarder de près le siècle qui se lève,
Dont l'aube s'assombrit et s'empourpre de sang ;
A voir l'homme reprendre insolemment le glaive
Qu'il brandit sur un monde, hélas! agonisant ;

A le voir défier le Temps inexorable
Qui ne lui laisse prendre aucun jour de repos ;
A le voir couronner son orgueil formidable
Du laurier qui convient aux plus nobles héros ;

A le voir s'avancer sur la cendre fumante,
Et franchir d'un pas sûr les rivages mouvants,
N'est-on pas effrayé de sa course démente,
Et n'est-on pas surpris de ses mots décevants ?

Les désillusions ni la lutte inféconde,
Ni les amours, ni les projets qui l'ont déçu
Et dressent sous ses pas les embûches du monde,
Ayant blessé son cœur, ne l'auront pas vaincu.

Epris de durs exploits, mais comblé d'amertume,
Ne s'est-il pas soumis au plus âpre destin ?
En efforts superflus sa force se consume :
Il apporte à souffrir un front toujours hautain.

Sans cesse près de lui, les Désirs en supplices
Chaque fois plus nouveaux et toujours raffinés,
De ses déceptions deviennent les complices,
Et se sont, à le suivre, à jamais condamnés.

Ainsi, ces Tentateurs ont entraîné les races
Pareilles aux fétus de paille au gré des vents ;
Et plus nombreux, et plus pervers, et plus voraces,
Tourmenteront jusqu'à la tombe les vivants.

Mais leurs forces enfin se seront épuisées...
A cet instant où l'homme, une dernière fois,
Seul devant l'inconnu, seul avec ses pensées,
Se rémémorera son passé dont les voix

Clameront une ultime et déchirante plainte,
Les Désirs un à un seront précipités
Dans l'ombre où, sans laisser leur fatidique empreinte,
Le silence et l'oubli les auront emportés.

Et l'homme promenant autour un œil farouche,
Consterné de leur mort, furieux et dément,
Frémira tout entier d'entendre de sa bouche
Sortir, morne regret, un long gémissement.

LES PARQUES

I

CLOTHO

Je porte un diadème orné de sept étoiles,
Et ma tunique aux sept nuances d'arc-en-ciel,
Faite de lins légers et de fluides toiles,
Donne un galbe à mon corps qui n'a rien de mortel.

Depuis l'aube des temps, je veille aux destinées
Que mon rouet pensif file, file toujours ;
Et déroulant la trame immense des années,
Je tisse des humains les jours après les jours.

Toute, toute la gamme innombrable des soies,
Qui change à l'infini les troublantes couleurs
Exprimant tour à tour les peines et les joies,
La gravité des soirs et la grâce des fleurs ;

Tous les reflets d'azur, de pourpre ou d'émeraude,
Qui font le ciel plus gris ou les matins plus clairs ;
Le nuage changeant qui sur la plaine rôde,
Et toutes les blancheurs qui tremblent sur les mers ;

Toute la morne horreur des tempêtes humaines
Que le cœur distribue au hasard des chemins,
Tout passe en mon fuseau qui transforme les laines,
Tout subit le caprice étrange de mes mains.

Les fils enchevêtrés de l'inique mensonge,
N'ont pour mes doigts ingénieux aucun secret ;
Je parcours à plaisir les dédales du songe,
Et pénètre le sens de l'intime regret.

Et le vent qui mugit au seuil de la demeure,
Sans avoir jamais pu connaître le repos,
Le vent qui geint, le vent qui rit, le vent qui pleure,
Errant près de la source ou tout près des tombeaux,

Ce messager fidèle et sûr de ma pensée,
Le vent emporte au loin, dès l'aube au couchant d'or,
Le murmure de l'heure incessamment tissée,
Qui dévide la vie et jamais ne s'endort.

II

LACHÉSIS

Ne crois pas que le temps ait changé mon visage :
Je suis telle aujourd'hui que j'étais au passé.
Les rides ne m'ont pas marquée au front, et l'âge
Indulgent à mon cœur ne l'aura pas blessé.

Je suis l'ombre planant sur l'existence humaine,
Que ne peut dissiper un contraire destin ;
Un but tracé d'avance en ce monde m'entraîne
Et dirige mes pas par un âpre chemin.

Le monde me déteste et me barre la route.
Mais d'un mot je le plie aux rigueurs de mes lois,
Et malgré sa puissance arrogante, il m'écoute,
Et devient attentif aux appels de ma voix.

Qu'importe que demain s'effeuilleront les roses,
Que d'un manteau de deuil se revêtront les prés ;
Que des pleurs couleront sur la fuite des choses,
Sur les jours disparus, sur les soirs empourprés ;

Qu'importe que l'hiver dépouillera la plaine,
Que l'aube sans reflet, sans rêve et sans ardeur,
Ne respirera plus, ô printemps, ton haleine ;
Qu'on se laisse ici-bas leurrer par la splendeur

De toute illusion à la mort destinée.
Moi, je reste quand même au seuil de la forêt ;
Je reste librement à ma tâche obstinée,
Soucieuse et le front penché sur mon rouet.

L'homme, obscur voyageur, me redoute et m'évite,
Parce qu'un noir destin me guide dans la nuit ;
Il sait qu'en mon fuseau tout jeune cœur palpite,
Et qu'en mon seul miroir l'existence luit.

Pèlerin inconnu qui va, le regard sombre,
Et que l'obstacle rencontré n'arrête pas,
Il me trouve toujours attachée à son ombre,
Sur la route portant l'empreinte de ses pas.

III

ATROPOS

Les vivants m'auront vue au seuil des portes closes
Où s'imprégna la main de la Fatalité ;
Et les âges du monde en leurs métamorphoses
Auront subi ma loi pendant l'éternité.

Jamais je n'attendis que la lente clepsydre
N'eût écoulé son sable et n'eût conduit le temps
Pour être, dans mon antre inattaquable, l'hydre
Dont les griffes de fer coupent le fil des ans.

Pâle fille des nuits qui planent sur l'Erèbe,
Les printemps ne m'ont pas versé leurs reflets d'or ;
Invisible aux regards curieux de la plèbe,
Je me plais au séjour inconnu de la Mort.

Toujours j'aurai porté les traits de la vieillesse,
Et tordu dans mes mains blêmes mes blancs cheveux;
L'aube a fui devant moi qui fuyais la jeunesse,
Et mes hivers n'ont pas connu de jours joyeux.

Le sort impérieux me dicta le voyage
A travers l'âpreté des terrestres chemins
Où je dois, sans souci des sexes et de l'âge,
Mettre une borne aux ambitions des humains.

Et que le sablier des heures reste vide,
Ou qu'il marque les courts et fugitifs instants ;
Que sans se reposer et que sans cesse avide
De destruction, passe et s'acharne le Temps,

Quand je m'arrêterai sur ton seuil, tête nue,
Et que tu sentiras mon souffle t'effleurer,
Homme, tu te diras que ta fin est venue,
Et qu'en ce monde tu ne dois rien espérer.

Car mon bras apparaît d'une telle envergure,
Que pour me fuir tu tenteras un vain effort ;
Comme un astre sinistre et de mauvais augure,
Mon approche prédit le désastre et la mort.

L'OMBRE ET LA PROIE

Eprise d'aventure, et dans la longue attente
D'un matin lumineux qui n'est jamais venu,
Vois l'Ambition palpitante
S'en aller par la nuit et franchir l'inconnu
Dont l'incertitude la hante.

A toute heure, elle rêve au pays enchanté
Dont le rivage heureux tout au loin se prolonge ;
Mais atteinte de cécité,
Elle se laisse prendre aux douceurs du mensonge
Qui lui cache la vérité.

Aveugle, apprendra-t-elle, un jour, à se connaître ?
Mettra-t-elle une borne à son âpre chemin ?
Se convaincra-t-elle que l'être
Doit, sans plainte, obéir aux ordres du Destin
Dont il se crut souvent le maître ?

Non. Car, depuis toujours, l'homme creuse le fond
De l'Enigme où se perd la science des sages ;
Chaque soir, inclinant son front,
Recherche le problème insoluble des âges
Qui sans cesse se voileront ;

Au prix de tant d'efforts que son esprit déploie,
Use son existence, et, des ans et des ans,
Trompé par une fausse joie,
Dans sa course à travers les dédales du Temps,
Saisit l'ombre au lieu de la proie.

DANAÏDES

Ton cœur est un tonneau sans fond des Danaïdes
Qu'avec acharnement tu tentes de remplir.
Ce labeur à ton front a creusé tant de rides,
Qu'à la tâche tu meurs sans pouvoir l'accomplir.

Et tu restes ainsi plongé dans un Tartare,
Aux plus âpres tourments à jamais condamné,
Puisqu'un gouffre infini t'éloigne et te sépare
Du but obscur auquel tu t'étais destiné.

Ton grand rêve tracé chaque jour sur le sable,
Est comme lui fragile et comme lui mouvant,
Et paraît à tes yeux plus irréalisable,
Alors qu'en un nuage il fuit avec le vent.

Et songeant à ton œuvre au hasard dissipée,
Tu déplores la vie auprès de l'océan
Qui, dans une rumeur tragique d'épopée,
Se gonfle et clame au gré des vagues ton néant !

LE FLEUVE LÉTHÉ

Ceux qui vont, incertains et l'esprit tourmenté,
Assaillis par la crainte et brûlés par les fièvres,
Veulent boire des eaux magiques du Léthé,
Et, recherchant l'oubli, tous y trempent leurs lèvres.

Mais quel que fut pourtant ici-bas leur destin,
Plus ils auront connu la vie expiatoire,
Plus en eux revivra le passé si lointain
Qui, comme un spectre, habite au fond de leur mémoire.

Il s'y grave à jamais, rien ne l'en peut chasser,
Et le Présent lui-même à son flambeau s'éclaire.
Toujours l'heure renaît où le cœur s'est blessé.
Malgré le Temps qui fuit, nul ne peut se soustraire

Au mensonge des jours que nous avons vécus ;
Et nous gardons en nous leur signe indélébile
Qui nous fait reconnaître au milieu des vaincus
Dont la main est tremblante et la marche débile.

Aucun filtre enchanteur n'efface le Passé
Qui reste le poème ému dont on s'enivre,
Le persistant écho par qui l'on est bercé,
Et dont nulle puissance humaine ne délivre.

ANTÉE

Pourquoi donc aspirer au but inaccessible
Que tu n'atteindras pas ? Pourquoi chercher si loin ?
Que ne conserves-tu la jouissance paisible
Des lieux où tu naquis ? Et qu'as-tu donc besoin

De te croire sans cesse étranger à la terre,
Quand tu dois y trouver ta force à chaque instant,
Alors que tu pourrais, orgueilleux solitaire,
Y dépenser tes jours satisfait et content ?

Car chaque fois que tu la touches, comme Antée,
En tes artères passe un souffle tout-puissant ;
Et le vin qu'elle t'offre en sa coupe enchantée,
Exalte la vigueur farouche de ton sang.

Tu puises dans son sein l'essence de sa sève ;
C'est au bruit de sa voix que ton cœur bat plus fort ;
Par elle ta pensée ennoblie et ton rêve
En s'immortalisant, triomphent de la mort.

Chaque fois que tes yeux ont fixé les étoiles,
Qu'as-tu trouvé de plus, en cherchant, qu'un écueil ?
Chaque fois que croyant pouvoir tirer les voiles
De l'inconnu, savant, dans ton immense orgueil,

As-tu pu t'élever, au gré de ton caprice,
Jusqu'à la fleur divine interdite au mortel ?
Les dieux t'ont-ils ouvert la voûte inspiratrice
Où tu déroberais le feu sacré du ciel ?

Tu sais que non. Alors, ô rêveur, tu t'efforces
De redescendre encore aux routes d'ici-bas,
Car la terre t'invite à retremper tes forces,
Et, sensible à ta peine, elle te tend les bras.

Comme un enfant honteux de son ingratitude,
Tu viens redemander un baume à tes douleurs ;
Et la terre inclinée à la mansuétude,
Te dit des mots d'amour et partage tes pleurs.

Mais pour toi son contact est comme une contrainte,
Car tout espoir en elle est de ton cœur banni ;
Et t'échappant bientôt de la terrestre étreinte,
Tu reprends ton voyage à travers l'Infini.

OMPHALE

Quelle fut ta puissance, irrésistible Omphale
Que les siècles passés sauvèrent de l'oubli ?
Quel exploit as-tu donc ici-bas accompli,
Toi qui portes au front une étoile fatale ?

Princesse de Lydie au nom qui vibre encor,
Avais-tu, par un don que possèdent les fées,
Pour conquérir la gloire et ses brillants trophées,
Semé par l'univers le désastre et la mort ?

Avais-tu soulevé le héros qui guerroie,
Ebloui par les seuls attraits de ta beauté ?
Comme Hélène, as-tu vu tout un peuple exalté,
Courir, d'un même élan, à la prise de Troie ?

Par quel beau dévouement et par quel trait divin
Qui montrent l'héroïsme ardent d'une grande âme,
T'es-tu faite immortelle aux yeux du monde, ô femme
Portant au front le sceau d'un unique destin ?

Tu fus et resteras la Sphinx mystérieuse
Possédant dans ton cœur un amour défendu ;
Et c'est pour toi que l'homme enivré s'est perdu,
Alors qu'il entendit ta voix impérieuse.

Combien parmi les grands et les plus généreux,
Parmi tous les héros illustres de la Fable,
Ont voulu recevoir ton baiser ineffable,
Et rechercher l'ivresse au miroir de tes yeux ?

Tous, parmi les vainqueurs dont la gloire irradie
Comme un divin flambeau sur tout le genre humain,
Parmi les demi-dieux, espoirs du lendemain,
Parmi les conquérants, ceux à qui l'on dédie

Des temples, tous, parmi les morts et les vivants
Qui semblaient détachés de la concupiscence,
Contre leur volonté, soumis à ta puissance,
Ont connu la douceur de tes mots décevants.

Aphrodite toujours régnante et triomphale,
Pour nos âges nouveaux tu repris tes attraits,
Et dans tout homme l'on retrouve encor les traits
D'un Hercule filant la laine aux pieds d'Omphale.

LE PÊCHEUR

Lassé d'avoir en vain tendu son lourd filet,
Un pêcheur inconnu maintenant s'en allait
Sur une mer sans ride où, dépouillant leurs voiles,
Nymphes des calmes eaux se plongeaient les étoiles.

Il semble que l'écrin entier des firmaments
A versé dans les flots ses plus purs diamants,
Ses jaspes, ses saphirs, ses calcédoines blondes,
Ses béryls, ses rubis, tous les trésors des mondes

Dispersés au hasard des vastes profondeurs.
Et parmi ces clartés, et parmi ces splendeurs,
Tour à tour Orion, Bételgeuse, Andromède,
Pégase au col rétif, l'insolent quadrupède
Terreur de la Chimère, Aldébaran, Vénus
La déesse de Gnide, et le pâle Arcturus,
Sirius, le Lion, les Gémeaux, le Navire,
Et Véga rayonnant au centre de la Lyre,
Le Bouvier, la Couronne, et la Grande Ourse au nord,
Prodigues en beautés, rivalisent d'effort,
Et dilatant soudain leur brûlante paupière
Répandent tout autour tant d'or et de lumière,
Tant de pourpres rayons, tant d'éblouissement,
Que la mer, ce miroir du calme firmament,
A ces heures depuis tantôt silencieuses,
Se transforme en un puits de pierre précieuses.

Devant la vision subite, émerveillé
De voir tant de trésors dans le flot constellé,
Le pêcheur qui, depuis l'enfance, sans envie,
A, dans la paix du cœur, vécu sa simple vie,
Et que des songes vains n'ont jamais torturé,
Par une soif brutale est alors dévoré.
Comme ceux qui tentés par l'attrait du mystère,
Ont atteint la fuyante et trompeuse Chimère,
Et l'ayant possédée en leurs bras un moment,
Pensent rendre éternel ce court enchantement,

L'Espérance soudain éclaire son visage.
Il s'émerveille de l'éblouissant mirage ;
Et leurré du désir dont s'emplissent ses yeux,
Il plonge son filet dans le flot merveilleux.

Pendant toute la nuit, sans faillir à la peine,
Sans détourner son front et sans reprendre haleine,
Tenant de ses deux mains son lourd filet tendu,
Il puise dans l'immense écrin, tout éperdu
De la crainte de voir se fondre en l'eau perfide
Les trésors dont pourtant son filet reste vide.
Néanmoins, sans répit, le pêcheur, transporté
D'une joie infinie et de félicité,
A rempli jusqu'aux bords sa barque des richesses
Qui lui versent à flot leurs futures ivresses.
Mais alors que le soir s'enfuit, agonisant,
Les astres au regard sans cesse frémissant,
Redoublent plus encor leur flamme inépuisable,
Et leur clarté pour lui devient insoutenable.
Si bien que, tout ému de son rêve vermeil,
Semblable à celui-là qui fixant le soleil,
Sent d'une épaisse nuit s'appesantir les voiles,
Le pêcheur inconnu, l'humble pêcheur d'étoiles,
S'aveugle des bonheurs un seul instant atteints,
Et quand paraît le jour ses yeux se sont éteints.

LA CHIMÈRE

Sur la route où toujours les hommes passeront,
Gardienne du présent et maîtresse de l'heure,
Portant un signe énigmatique sur son front,
Attachée à tes pas la Chimère demeure

La compagne fidèle à qui tu tends la main.
Elle vole emportée au vent de tes folies,
Enguirlande tes jours des bouquets du jasmin,
Et donne une âme aux fleurs qu'au hasard tu cueillies.

Son fruit t'offre une exquise et magique douceur ;
Et si sa main est rude à ta main qui la touche,
Qu'importe : tu la suis et l'appelles ma sœur,
Et ta lèvre se pâme au baiser de sa bouche.

Au sein de ta retraite où t'arrivent souvent
Les échos d'un passé que tu pleures encore ;
Sur le seuil de ta porte où s'engouffre le vent,
Dans le calme jardin qu'un soleil d'été dore ;

Par les sentiers connus où tu songes des jours
A démêler les fils d'une existence amère,
Comme une ombre acharnée à te suivre, toujours
Se dresse auprès de toi l'attrayante Chimère.

Elle préside enfin aux songes de tes nuits,
Y réalise même un idéal possible,
Donne forme au bonheur lointain que tu poursuis,
Et t'emporte en ses bras au but inaccessible.

Mais pour la posséder au prix de tant d'effort,
La Chimère à tes yeux ne s'offrit que voilée ;
Et ce n'est qu'au moment suprême de la mort,
A cette heure où ton âme ici-bas exilée,

Prendra son libre essor vers des rêves sans fin,
Lorsqu'ayant accompli ton terrestre voyage,
Mais cependant trop tard, que tu verras enfin
Dans leur réalité les traits de son visage.

LES PROMETHÉES

Prométhée, ô forçat d'un éternel Caucase,
Qui crois que tout limon à ton souffle s'embrase !
Si tu fus l'être génial
Dont l'effort illustra ton œuvre poursuivie,
Que sais-tu de la Mort, que sais-tu de la Vie,
Divin assoiffé d'Idéal ?

Que sais-tu de ce monde obscur où tu chemines,
Sans pouvoir remonter jusqu'à tes origines,
Et de ce brin d'herbe émergeant
Du sol, de cet épi mystérieux qui pousse,
De cette fleur éclose en un jour sous la mousse,
Du grain de sable, qu'en songeant,

Tu foulas sur le bord de la mer déchaînée ?
Pourquoi ton âme est-elle aujourd'hui consternée
Devant les astres dont tes yeux
Cherchent à pénétrer le sens inextricable ?
Et pourquoi donc devant l'Enigme qui t'accable,
Penches-tu ton front soucieux ?

Emporté par un vent sinistre de rafale,
On entend dans la nuit ta plainte qui s'exhale.
Esclave de ton dur labeur,
Auprès de toi se dresse une Parque obstinée ;
Et tu traînes toujours, selon ta destinée,
Le poids d'une antique douleur.

Que t'a fait, après tout, d'escalader les astres,
Si tu fus l'ouvrier conscient des désastres
Dont le monde a porté le sceau ?
Le Temps qui t'accompagne avec indifférence,
Te laisse sur le seuil vieilli de l'Espérance,
Plus fragile que l'arbrisseau,

Avec, pour seul soutien, ta détresse infinie.
Et, bientôt, accablé par ta longue agonie,
O Toi qui te disais issu
D'un sang divin, tu comprendras en ta pensée
Que, malgré ta science âpre et désabusée,
Tu n'as pourtant jamais rien su.

OMBRE ET CENDRE

Quand tu vas, remuant les cendres de la nuit
Qu'amasse sous tes pas la suite des années,
Et que le souvenir comme un spectre te suit,
Que trouves-tu parmi tant de choses fanées,

Débris que tu croyais être des talismans ?
Tout de ces jours vécus que voile le mensonge,
Tous les efforts obscurs causes de tes tourments,
Tout ce que ton esprit évoque dans un songe,

Et tout ce que le Temps a pour jamais terni,
Est un amas confus, pâle image effacée
Dont la forme se perd au dédale infini,
Qu'en ton langage humain tu nommes ta pensée.

Ton âme enfouit tout et ne te rendra rien.
Tu resteras abandonné dans la pénombre,
Avec ton désespoir pour guide et pour soutien...
Ombre tout ton passé ! Tout passe comme une ombre !

Ombre aussi ton présent ! Ombre ce que ta main
Palpe et croît posséder : la passagère joie
Que tu tentes pourtant de prolonger en vain,
N'est qu'un souffle trompeur qui sur ton front tournoie.

Ombres les visions qui s'offrent à tes yeux ;
Ombres les faux bonheurs auxquels on te convie ;
Ombres les calmes soirs où tu crus être heureux ;
Ombres, ombres les jours tourmentés de ta vie !

LE PROTÉE

Tel que tu le connus, orgueilleux et puissant,
Et prêt à surmonter les écueils de la vie,
Le cœur gonflé de haine et d'exécrable envie,
Le front couvert de gloire ou maculé de sang,

Et n'ayant jamais su pourtant à quelles Normes
Il asservit ses dons les plus miraculeux,
Les pensers qu'il abrite en la nuit de ses yeux
Prennent l'aspect changeant et multiples des formes.

A ceux qui par le temps et l'espace l'ont vu
Poursuivre le sentier que traça la Chimère,
Rencontrer sous ses pas l'épine meurtrière,
Se rebuter devant un obstacle imprévu,

Croire quand même atteindre au but réalisable,
Il paraît à ceux-là comme une ombre qui fuit,
Spectre que le mystère incessamment poursuit :
Mais rarement au monde il se montre semblable.

Comme l'astre perdu dans les soirs constellés,
Sa lumière se voile ou sans cesse est mobile ;
Et devant les reflets de son âme subtile,
Les yeux les plus experts demeurent aveuglés.

Et lorsque fatigué de sa course, il succombe,
Son épaule ployant sous le poids des regrets,
Aucun ne peut encor pénétrer ses secrets...
Et sans que de son cœur une larme ne tombe,

Devant les jours passés qui furent les témoins
De tout ce qu'il sema de haine et de désastres,
Une dernière fois se tournant vers les astres,
Il rugit de fureur et se ronge les poings

De se savoir encore, à son heure suprême,
Le plus obscur parmi tous les êtres vivants,
L'épave qu'emporta le Sort au gré des vents,
L'Enigme, l'éternel imcompris de lui-même.

DÉSENCHANTEMENT

O désenchantement ! La vision s'efface
Qui devant l'univers m'invitait à songer.
Aujourd'hui, n'ai-je pas à me voiler la face,
S'il m'abuse l'ayant longtemps interrogé ?

Que nous importera de souffrir et de vivre,
Si d'avance est manqué le but que l'on poursuit ;
Si ce n'est que d'un peu d'ombre dont on s'enivre,
Pèlerins que terrasse un incurable ennui.

Que nous vaudra l'effort s'il retourne en poussière,
Si tout désir se change en un boueux lambeau,
Si devant nous la Mort, cette hydre carnassière,
Eteint l'ultime espoir comme un simple flambeau ?

Autour tout est ruine et détresse infinie !...
Brise et foule à tes pieds le sinistre miroir
Du rêve où se reflète un monde en agonie,
Et, résigné, reprends ta marche dans le soir.

Si toute illusion se fonde sur le sable,
Silencieux, retourne au jardin délaissé
Où tu retrouveras la trace ineffaçable
De tout ce qui subsiste, ami, de ton passé.

Car tu t'es convaincu qu'au cours changeant des âges,
Les hommes sont restés les infimes pantins
Dont l'Histoire remplit chacune de ses pages,
Et suivent à peu près d'identiques destins !

LE RETOUR DU PRODIGUE

LE RETOUR DU PRODIGUE

Nature, me voici. Sœur de la Vérité,
Qui par les jours changeants restes forte et vivante,
J'atteste ta grandeur et ton éternité,
Moi qui fus le jouet de l'heure si mouvante.

Seule, tu résistas à la perversité
Du Temps qui sème autour l'horreur et l'épouvante,
Toi qui gardant ta belle impassibilité,
Es l'Oracle immortelle à la voix émouvante.

Je m'en reviens vers toi, maintenant convaincu
D'avoir, dans mon orgueil immense, en vain vécu
Et subi les tourments que je voulais connaître.

Et je crois qu'en l'oubli de ses mornes regrets,
Celui-là qui parvient à scruter tes secrets,
Sent le bonheur de vivre envahir tout son être.

LA MER PLEURE...

La mer pleure; et, ce soir, ses longs sanglots parviennent
Jusqu'aux bords d'où mes yeux contemplent l'horizon.
Seraient-ce les échos du passé qui reviennent
Et qui glacent mon cœur transi comme un frisson ?

La mer pleure ; une harpe au fil de l'eau module.
Est-ce un amour défunt qui rôde dans la nuit ?
Est-ce le Souvenir qui lentement ondule,
Et comme un chant lointain se réveille et bruit ?

La mer pleure ; et pourtant, comme d'une caresse
Elle a frôlé la rive où la lune descend.
Serait-ce une subite et secrète tendresse
Qui tout à coup frissonne en son sein tout-puissant ?

La mer pleure ; et pourtant, je redoute sa plainte.
Peut-être éprouve-t-elle une heure de remord.
Qui sait si sa souffrance horrible n'est point feinte,
Ou si sa voix plutôt n'évoque pas la mort !

La mer pleure ; et qui sait ce qui se cache en elle ?
Le calme est apparent qui voile des regrets.
Devrai-je compatir à sa peine éternelle,
Ou craindre de descendre au fond de ses secrets ?

La mer pleure ; et son charme entraîne à son vertige...
Et lorsque satisfaite enfin d'avoir chanté,
D'avoir gémi, d'avoir étendu son prestige
Jusqu'aux derniers confins de son immensité ;

Quand de lumière, d'or et de parfums comblée,
Lorsqu'un chaud crépuscule empourprant son miroir,
Elle aspire au repos, de fatigue accablée,
Et s'endort en songeant dans le calme du soir,

Quelle énigme effrayante en ses replis se mure,
Et qui me dira si, fidèle à son Destin,
D'un souffle qu'elle apaise ou d'un simple murmure,
Un cataclisme ne surgira pas demain !

Comme l'Illusion qui nous tient dans la crainte
De ne pouvoir jamais l'atteindre et la saisir,
La Mer nous fait songer à l'impossible étreinte
Qui plonge notre cœur au gouffre du Désir.

LE VENT QUI PASSE...

Le vent se lève. Il marche en notre solitude,
Au hasard de la route où l'on s'arrête, las.
Et pour nous faire croire en sa sollicitude,
Il ouvre le calice embaumé des lilas.

Le vent rôde. Attentif à la beauté des roses,
Son souffle a préparé de mystiques ferments,
Afin que, dans un jour, des corolles écloses,
Naisse un parfum propice aux rêves des amants.

Le vent passe. Les bois vibrent sur son passage ;
La source à son contact léger va défaillir ;
Et le printemps infiltre aux fibres du feuillage
La sève qui, tantôt, le fera tressaillir.

Le vent rit. Entends-le exalter les vendanges
Dont le sang généreux coule aux veines des forts ;
Entends-le se frôler aux branches dont les franges
S'empourprent du soleil et revêtent ses ors.

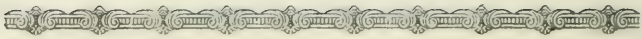
Le vent chante. O rumeur qui monte des abîmes !
Il semble que s'ébranle un orchestre infini.
Tout s'émeut jusqu'au front mystérieux des cîmes,
Jusqu'en les profondeurs d'où le monde est banni.

Le vent parle. Ecoutez ses paroles connues.
Il exprime la gamme innombrable des mots :
Les allégresses dans nos âmes contenues,
Et le sens douloureux de nos humains sanglots.

Le vent pleure. Il résonne aux beffrois des pensées
Pour rappeler, le soir, sur le bord de la mer,
Les doutes, les amours et les douleurs passées
Dont s'endormait en nous le souvenir amer.

Le vent mugit. Sa voix, comme d'anciennes plaintes,
Réveille les pavés endormis de nos seuils.
Elle enserre les cœurs comme dans des étreintes,
Et, pareille à la Mort, elle répand des deuils.

Le vent meurt. Il s'engouffre aux confins des espaces.
Et dans une clameur, il emporte avec lui
Les chants désespérés et les appels des races
Dont les derniers échos se perdent dans la nuit.



LE PÈLERIN

Dans une cendre d'or que répand le soleil,
S'avance par la plaine un soucieux automne ;
Et sur le front du soir alourdi de sommeil,
Un crépuscule roux a posé sa couronne.

N'êtes-vous pas, ô vents, des échos d'autrefois ?
Combien vous frémissez, arbres que l'âge accable !
O feuillages rougis dont se parent les bois,
Combien vous m'évoquez le temps inexorable !

Vous qui nous embaumiez, vous n'êtes plus, parfums !
Vous n'êtes plus, ô fleurs magiques que l'on cueille !
Le pâle souvenir monte des jours défunts,
Et c'est encor de lui que notre âme s'endeuille.

Rentrons. Que le silence habite en notre enclos
Où la lampe vacille inquiète et mourante.
Là-bas, l'été pensif s'éloigne, les yeux clos,
Sachant que finira demain sa course errante.

La boue emplit l'ornière où ses pas ont passé ;
Et comme un pèlerin à la marche peu sûre,
Il chancelle, et l'on voit, de son sein oppressé,
Goutte à goutte jaillir le sang d'une blessure.

COMBIEN, O DOUCE LYRE...

Combien, ô douce lyre, hier obéissante,
Je reste sans pouvoir m'exprimer aujourd'hui !
La Muse, semble-t-il, est de mon seuil absente,
Et je sens que de moi l'enthousiasme fuit.

Mon cœur est allangui par une vague crainte :
Un voile de tristesse enveloppe les bois :
Tout ruisseau familier exhale une autre plainte ;
Le vent ne chante plus les chansons d'autrefois.

Rien ne s'est transformé, cependant, du parterre
Où ses arbres amis se penchent en arceaux ;
Et tes branches, toujours, ô forêt solitaire,
Couvent encor mon rêve ancien dans leurs berceaux.

La colline est la même où des gerbes tassées
Pointaient vers le ciel bleu leurs épis blonds et lourds ;
Les fruits sont abondants comme aux saisons passées,
Parfumés sont les soirs et langoureux les jours.

Pourquoi ton chant plaintif qui lentement soupire
Est, à cette heure, un bruit sans écho qui s'éteint ?...
C'est toi que l'on entend s'exhaler, ô ma lyre,
Comme un oiseau blessé qui s'enfuit et se plaint.

Est-ce l'âge qui fait trembler d'inquiétude
Tes cordes sur la fin de ce fuyant été ?
Ou, peut-être, ô ma lyre, est-ce l'incertitude
De n'en rendre, ce soir, dignement la beauté

Qui t'a faite timide et pleine d'amertume,
Comme si, refusant d'obéir à mes doigts,
Toute inspiration fuyait dans une brume,
Impuissante à tirer les accents de ta voix.

LA RANÇON

Puisqu'il te faut souffrir, n'en laisse rien paraître.
Rentre, car tu te sens le besoin d'être seul.
Ta douleur t'appartient, nul ne la doit connaître :
Que personne n'approche et ne trouble ton seuil.

Si tu blessas ton front au hasard de la route,
C'est que, plus familier et moins indifférent
Au rêve qui murmure, aux choses qu'en écoute,
Ton cœur pour contenir leur plainte était plus grand

Et plus sensible aux coups mortels de la souffrance.
Tes yeux ont contemplé le décor automnal
Que d'ordinaire en voit avec indifférence :
Parmi tous les passants, qui comprendra ton mal ?

Rentre. Laisse ta porte et ta fenêtre closes.
Et remuant la cendre en ton triste foyer,
Si tu verses des pleurs sans en savoir les causes,
C'est ta rançon, poète, et tu la dois payer !

L'EXILÉ

Elle est toujours auprès de la verte colline
Cette Fontaine offrant la fraîcheur de ses eaux.
Sur sa margelle un saule en murmurant s'incline,
Et le cyprès pensif la couvre de rameaux.

Mais sa coupe où se joue une lune indécise,
Nous verse-t-elle encor la jeunesse et l'amour ?
Ou le filtre qui bu d'un trait immortalise
Les bonheurs qui devaient ne vivre qu'un seul jour ?

Hélas ! la source a fui : nul n'y trempe sa lèvre,
Et nul ne vient s'asseoir près du puits odorant.
Nul ne vient plus guérir auprès de lui sa fièvre,
Et nul n'arrêtera demain son pas errant.

Car tenant de ses doigts les deux anses d'une urne,
Insensible aux beautés du mystique décor,
Réside, en ce silence, un Ange taciturne
Dont le front se revêt du signe de la mort.

Ainsi, l'homme reclus dans sa terrestre enceinte,
Exilé de la vie, après avoir vécu,
N'ose s'aventurer vers la Fontaine sainte
Dont la source s'offrait à son espoir déçu.

Dans le silence, il rompt le pain de l'amertume.
Les deux mains sur son cœur qui dans la nuit se plaint,
Et courbé vers la terre, il sent que se consume
Un feu dont le dernier rayon en lui s'éteint.

DIALOGUE DU PASSANT ET DE L'AVEUGLE

DIALOGUE DU PASSANT ET DE L'AVEUGLE

LE PASSANT

Viens respirer les fleurs du jardin embaumé.
Grisons-nous de l'encens du lilas parfumé.
Le silence s'épand de partout, innombrable,
Et le ciel apaisé demeure favorable
Au rêve. Tu jouis, atteint de cécité,
D'une paix bienfaisante et pleine de clarté.
Qu'est-il donc de plus doux ici-bas que cette heure
Qui règne tout autour ?

L'AVEUGLE

Dans ma simple demeure
Je suis un solitaire, éternel emmuré
De la Nature, et qui, seul et désespéré,
Maudis mon abandon et pleure de l'absence
Des choses dont s'efface à mes yeux la présence.

LE PASSANT

Mais la terre où tu vis, ne l'as-tu donc jamais
Contemplée ?

L'AVEUGLE

Oui, jadis. Qu'importe. Désormais,
Mes yeux seront privés de la beauté des choses.

LE PASSANT

As-tu donc oublié le langage des roses
Qui parfument tes pas, et le bruit des ruisseaux ?

Tu ne reconnais plus le chant de tes ruisseaux ?
Ne te souviens-tu pas, ami, du promontoire
Qui domine tes champs boisés, et ta mémoire
N'évoque-t-elle pas l'ample, l'exquis décor
Qui, tout le long du jour serein, s'étale encor ?

L'AVEUGLE

Je me souviens...

LE PASSANT

Evoque en toi cela... Rappelle
Ton passé...

L'AVEUGLE

Je l'évoque. Auprès de la margelle
D'un puits dont l'eau profonde exhale sa fraîcheur,
Je me revois encore assis dans la blancheur
D'un beau matin d'été. J'ai dix-huit ans. La plaine
Embaume des parfums prenants de marjolaine,
De thym, de résédas. Tous les boutons éclos
S'étalent avec grâce au sein de mon enclos.

Ma frêle maison sise au fond d'une vallée,
Entre deux monts géants, seule et dissimulée,
Apparaît à mes yeux comme un vaste univers.
Mon vieux bois est touffu, ses arbres toujours verts
D'où je vois s'envoler les mêmes tourterelles,
D'où m'arrivent encor les mêmes doux bruits d'ailes...
Rien ici n'est changé...

LE PASSANT

Les siècles n'y font rien :
Dans la nature, tout s'envole, tout revient.
Malgré les coups du Temps et ses vicissitudes,
Toujours elle garda les mêmes habitudes.

L'AVEUGLE

Puis, c'est, dans ce tableau rustique, le moulin
Dont la roue en tournant fait le flot cristallin
Se changer en écume...

LE PASSANT

Oui, j'entends son murmure.

L'AVEUGLE

Et puis, c'est le pêcher où pend la pêche mûre ;
Ce sont les raisins bleus, les rouges framboisiers
Qui poussent au hasard des tortueux sentiers.

LE PASSANT

Je les vois, là-bas...

L'AVEUGLE

Puis, sur la pente prochaine,
J'aperçois le témoin de mon jeune âge, un chêne,
Le premier confident de mes courtes amours.

LE PASSANT

En effet, sur la pente il domine toujours.

L'AVEUGLE

Les premières amours sont les seules qui comptent.
Leurs effluves grisants qui du passé remontent,
Me reviennent encore...

LE PASSANT

Et tu vis du passé...

L'AVEUGLE

Oui, puisque du présent je me sens délaissé,
Et que je ne puis voir...

LE PASSANT

Maintenant, que t'importe
Que sur le noir présent la nuit ferme sa porte ?
Un rayon de ton âme illumine tes pas
Et t'ouvre des sentiers que nos yeux ne voient pas.
Ce n'est point en palpant les pétales des roses
Que tu sentiras mieux la présence des choses,
Car des réalités dont t'arrive la voix,
C'est la forme irréelle à présent que tu vois.

L'AVEUGLE

Oui... les chants entendus, les brises dans les branches,
L'eau qui coule aux ruisseaux et mouille les pervenches,

La plainte que la feuille exhale en s'envolant,
Le murmure du chêne et du bouleau tremblant,
La rumeur des saisons que le temps multiplie,
L'automne dispersant avec mélancolie
Les pétales des fleurs aux jardins nébuleux,
Le silence des nuits qui font pleurer les yeux,
Tout l'écho du passé chaque jour m'émerveille,
Car c'est l'âme du monde en moi qui se réveille
Et qui m'éclaire...

LE PASSANT

Oui, c'est le bonheur tant rêvé
Vers qui, sans le savoir, ton front s'est élevé.
C'est que ton âme a vu des choses invisibles
Qu'à nous, mortels, le Sort rendit inaccessibles.
Heureux sois-tu, toi qui, dans ce petit enclos,
Trouves la paix du cœur et jouis du repos,
Et qui, les yeux fermés sur la triste existence,
Vois s'écouler tes jours au milieu du silence.
Moi qu'un hasard te fait aujourd'hui rencontrer,
Mon sort fut de souffrir sans répit et d'errer.
Vieillard, rien ne pourra s'adoucir de mes peines,
Parce que j'ai trop vu les bassesses humaines.
Provoquant le Destin et scrutant son secret
Dont le sens incompris maintenant m'apparaît
Dans toute son horreur, j'ai poursuivi sans trêve
Un but manqué qui dans l'impuissance s'achève.

Plus aveugle que toi, dans l'ombre de la nuit
Où, seul avec mon cœur, je marchais sans appui,
Je pensai découvrir, un soir, dans le murmure
Entendu comme une hymne au sein de la Nature,
Le calme et le repos que je ne trouvai pas.
Alors, vers l'inconnu j'ai dirigé mes pas.
J'ai senti tressaillir les voix qui s'éternisent
Et dont tous les échos, croirait-on, fraternisent.

Hélas! ce bruit trompeur, si grave et si prochain,
C'était l'éveil brutal des haines de demain.
C'était l'ambition rivée à l'âme austère,
Dont la plainte ici-bas n'aura pas su se taire.

J'ai vu le conquérant par sa gloire emporté,
Rêvant dans sa folie une autre humanité :
Penseur ou potentat que son génie enivre,
Qui soumet sous son joug la terre ou la délivre,
Par étapes refait l'œuvre du genre humain,
En une heure a changé le cours de son destin,
Dompte les océans d'un pôle à l'autre pôle,
Déplace les cités et, sur sa large épaule,
Porte le poids si lourd d'un nouveau continent,
Inscrit son nom de l'orient jusqu'au ponant,
Et, dans son fol orgueil, d'un geste péremptoire,
Recommence à son gré les pages de l'histoire,
Jusqu'au jour où, vaincu par un revirement
Tragique du hasard, dans son écroulement,

Il entraîne à l'abîme où la défaite gronde,
Les peuples dispersés et déchus d'un vieux monde !

Comme le conquérant par la gloire aveuglé,
Et qui vers l'inconnu s'est, un jour, envolé,
Sans apaiser la soif qui me brûlait la bouche,
N'ayant, le soir, qu'un lit de cendre comme couche,
Absent de ma patrie, errant, abandonné,
A des mirages vains je me suis condamné ;
Et sans laisser d'empreinte aux sables blonds des grêves,
Au hasard des chemins j'ai dissipé mes rêves.

De ce voyage amer qu'ai-je donc rapporté
Au prix de tant de pleurs et de tant de souffrances ?
Qu'emporté-je avec moi, sinon ma pauvreté,
Mes désillusions et mes désespérances ?

Me suis-je contenté de descendre en mon cœur,
Afin de mesurer la tendresse qu'il porte ?
A-t-il donc pour lui seul senti cette douceur
De vivre qui, soudain, de plaisir nous transporte ?

Ai-je donc éprouvé sans heurts et sans effrois
La satisfaction rare de me connaître ?
Ai-je toujours compris la Nature et ses lois
Dont le secret caché d'extase nous pénètre ?

Ai-je connu la joie intense d'être seul
Dans l'enclos qu'illumine une nuit étoilée ?
Ai-je enfin, comme toi, sans délaisser mon seuil,
Vécu les simples jours d'une calme vallée ?

Non. C'est pourquoi, je veux, poussé par le Destin,
T'apprendre qu'ici-bas sur les routes amères
Où nous portons nos pas tourmentés, tout est vain,
Et que nous nous laissons leurrer par les Chimères.

Crois-moi, le monde est faux sous le masque et le fard,
Et donne un sens obscur à sa vaste pensée.
Ris-toi de ce pantin qui s'agite avec art,
Et dont t'arrive encor la rumeur insensée.

Homme, sois insensible au but qu'il poursuivit.
Reste seul et pensif au seuil de ta demeure.
Penche-toi sur ton âme, et sois celui qui vit,
Même les yeux fermés, sa paix intérieure.

POÈME DE LA LUMIÈRE ET DE L'OMBRE

A ma nièce Irène.

LE VOYAGEUR PARLE...

Humblement je me mets en présence du jour.
Oh! combien je subis ton empire, Lumière !
L'air est pur et me semble aussi doux que l'amour,
Et de mon cœur s'échappe une tendre prière.

Par toi, dès le matin, j'assiste au fier réveil
De la Nature en fleur qui sourit à mon rêve ;
Et c'est par ta vertu que bientôt le soleil
Secouant sa torpeur, plus radieux, se lève.

Je m'incline, ravi, devant l'immensité
Qui sans toi resterait aux yeux inaperçue,
Car tu fais resplendir l'immuable Beauté
Qu'à lui-même livré l'homme n'eût pas conçue.

Tu rouvres sous nos pas de nouveaux horizons,
Et mêles ma pensée aux murmures du monde
Qui reprend sa vigueur à l'or de tes rayons,
Et qui, selon tes lois, se règle et se féconde.

Inoubliable instant qui domine ce lieu,
Alors que l'on t'y voit, ô Lumière, apparaître !
La vie infiltre en nous sa force et, peu à peu,
Se manifeste en un sursaut de tout notre être.

LE SOLITAIRE PARLE...

A ceux qui trouvent le bonheur
Dans une retraite profonde,
Elle apporte la paix du cœur
Que d'une rosée elle inonde.

Elle leur trace leur destin
Que d'extases elle illumine,
Et les dirige par la main
Sur les sentiers de la colline.

Le soir, elle éclaire leurs yeux
Fixant des grêves ignorées
Qu'ils découvrent au fond des cieux,
Sur des routes inexplorées.

Lumière de l'âme, Clarté !
Content d'un sort inestimable,
Sans jamais être tourmenté
Par un désir inavouable,

Le plus heureux demeure encor
Celui qui, la tête inclinée,
Dans ton auréole s'endort,
Satisfait de sa destinée.

LE POÈTE PARLE...

Avant que du chaos s'élabora le jour ;
Avant que, fils de l'harmonie,
Furent perpétués les premiers chants d'amour ;
Avant que s'éveilla la terre rajeunie ;

Bien avant que le soc tranchant eût sillonné
La plaine; avant qu'on vît paraître
Les plantes dont s'orna le sol prédestiné ;
Avant que s'insuffla le vie au cœur de l'être,

Libre, tu resplendis, Flambeau jamais éteint,
Dans l'indivisible étendue,
Déesse de splendeur du firmament lointain,
Sans avoir mis de terme à ta course éperdue !

Que d'astres inconnus n'as-tu pas visités,
Nombreux comme les grains de sable ?
Que de mondes vis-tu dans l'espace emportés,
O Toi qui parcourais le Temps insaisissable ?

Et même sur la route étrange de la nuit,
Par la vertu de ta puissance,
Tu domines toujours, car l'étoile qui luit
A puisé ses rayons de ta divine essence !

LE PENSEUR PARLE...

En te voyant, Lumière, inonder les monts bleus
Et les chemins fleuris d'une antique colline,
Combien nous remontons à ces jours nébuleux
Vers qui le souvenir du passé s'achemine.

Combien, t'ayant niée, errèrent, le front las,
D'hommes dont la douleur a changé le visage,
Parce que leurs regards vers toi ne s'ouvraient pas,
Et qui n'ont point compris le but de leur voyage.

Combien, sans ton secours, dans des siècles pervers,
Dans les rafales qui les fauchaient, frémissantes,
Sont tombés aux chemins rugueux de l'univers
Où les roses cachaient leurs épines blessantes.
Combien n'as-tu pas vu se bâtir de cités
Qui soumises sans cesse à des métamorphoses,
— Echos des âges morts vers la nuit emportés, —
Demeuraient le jouet du changement des choses.

Clarté qui dirigeas le labeur des humains,
C'est par toi que tout vibre en l'immense Nature !
C'est par toi que, depuis les temps les plus lointains,
L'esprit pur qui fermente et la matière obscure
Transformèrent le monde en un creuset divin
Où, puisant ta chaleur chaque jour dépensée,
S'épure lentement d'un magique levain
Ce joyau précieux et rare : la Pensée.

LE PROPHÈTE PARLE...

Pour n'avoir pu dompter l'hydre du vain désir
Dont notre humanité restera le martyr ;
Et pour avoir guidé les haines
Dont les peuples errants ont si longtemps vécu ;
Pour les avoir leurré d'un grand rêve déçu
Depuis les époques lointaines ;

Pour avoir, dans sa course, éclairé de ses feux
Le Temps qui transforma le monde déjà vieux
En un champ d'horreur et de crimes,
Et qui vit sans pitié dépérir les vivants
Précipités ainsi que des sables mouvants
Dans la profondeur des abîmes ;

La lumière qui vit le fabuleux moment
Où, dans un gigantesque et long enfantement,
Surgit l'humaine destinée,
Devra-t-elle, en un jour, disparaître à jamais ?
Impuissante demain et terne désormais,
Se sentira-t-elle entraînée

Par l'implacable nuit où règne le Néant ?
Et verra-t-elle un gouffre effroyable et béant
S'ouvrir et se fermer sur elle ?
Comme un souffle expirant dans un dernier effort,
Le Destin l'aura-t-il condamnée à la mort,
Quand on la disait immortelle ?

Non. Tel ne sera pas ton sort, pure Clarté
Qui remplis l'univers de ta sérénité,
Toi dont s'éclaira le génie,
O toi dont les rayons divinisent le sang
Qui circule au cerveau de l'être tout-puissant,
O Déesse ! O Lumière infinie !

Tu survivras encore à la suite des jours
Dont ta flamme traça l'éblouissant parcours,
Aux ans multipliés, au Nombre.
Tu seras, en tout temps, tu seras, en tous lieux,
Le flambeau qui frissonne entre les mains des dieux,
La Dominatrice de l'Ombre !

L'OMBRE PARLE...

Et l'Ombre a répondu :

" Quand le monde tiré
Du limon primitif, bloc confus, masse énorme,
Par la route du ciel se fut aventuré,
Tentant de revêtir une nouvelle forme ;

" Lorsque l'homme créé, marchant sans but certain,
Solitaire, foulait les sables de la grêve ;
Quand, seul avec lui-même, en longeant un chemin,
Au hasard d'un beau soir naquit son premier rêve,

" Déjà je triomphais de par le Temps qui fuit ;
Déjà je dominais au fond des étendues,
Dans l'invisible éther où, plongeant dans la nuit,
Régnait l'immense amas des étoiles perdues.

" C'est par moi qu'attentifs les savants indiscrets,
En fouillant jusqu'au sein tourmenté de la terre,
Ont, par un dur labeur, surpris de ces secrets
Que jalouse, je cache en un profond mystère.

" Combien ai-je abrité d'intimes dévouements
Que sèment ici-bas tant d'âmes ingénues ;
Combien auront souffert d'innombrables tourments
Parmi les assoiffés des amours inconnues !

" Combien ai-je inspiré de projets fabuleux ;
Combien d'heures, combien de ces nuits dépensées
A découvrir le sens des âges nébuleux
D'où surgirent pourtant de fécondes pensées !

" L'œuvre que le génie imprègne de son sceau,
Les nobles actions dont se pare l'Histoire,
Ce que l'homme conçut de grand, de vrai, de beau,
Ce qui s'incrustera dans l'humaine mémoire ;

" Ceux qui triompheront, dans les siècles futurs,
Des rêves monstrueux ou des efforts sans nombre,
Tous les grands faits connus ou demeurés obscurs,
Le plus souvent auront été mûris dans l'ombre."

UNE VOIX DANS LA NUIT

Tu crois que la lumière, ô monde déjà vieux,
Ne s'effacera plus désormais de tes yeux ;
Qu'étant un des premiers principes de la vie,
Elle triomphera dans l'Espace et le Temps ;
Que rien n'obscurcira son éternel printemps,
Que sa flamme jamais ne te sera ravie ;

Détrompe-toi. Viendra l'instant où dissolu,
Le terme de tes jours se trouvant révolu,
Tu subiras la loi fatale, impérieuse,
Qui prescrit que tout doit tendre vers une fin.
Emporté malgré toi, tu crouleras enfin,
Et l'ombre que je suis sera victorieuse.

Et tel sera le sort de ces mondes vivants
Que la défaite aura chassés aux quatre vents,
Qu'ils se diviseront par lambeaux dans le vide,
Et qu'aux lieux où, jadis, ils régnaient librement,
Frappés sans nul espoir de recommencement,
Ils verront devant eux surgir la Mort livide.

Tous ces astres errants, vagabonds de la nuit,
Comme des fugitifs que la terreur poursuit,
Sans pouvoir retenir leur course échevelée,
Manquant de leur chaleur vitale, et refroidis,
Par leur chute en l'abîme encor plus alourdis,
Clameront leur détresse en la plaine étoilée.

Une force invisible alors les entraînant,
Spectres épouvantés, ils iront maintenant,
Aveugles et sans frein, heurtant sur leur passage
D'autres globes comme eux détournés du chemin,
Voyageurs revenus du ciel le plus lointain,
Et dont on ignora toujours le nom et l'âge.

Tout ce tragique amas de débris monstrueux,
Tombant dans l'infini par bonds prodigieux,
Les océans, les monts et les forêts tordues,
Les nombreux univers lourdement dispersés,
Bientôt du souvenir se seront effacés,
Et l'Ombre envahira les mornes étendues !

L'OMBRE DANS LE MIROIR

I

LES POÈMES DU SOUVENIR

LES YEUX VERS LE PASSÉ

Devant mes pas, Passé divin, ouvre ta porte.
Que seul ton souvenir précieux me soutienne.
Béni soit le Destin qui vers toi me reporte
Et veut que ma pensée entière t'appartienne.

Pour l'austère vieillard dont se courbe le front,
L'Avenir incertain déploie une aile noire ;
Et si des jours défunts il a subi l'affront,
Il leur garde une place intime en sa mémoire.

Les heures qu'on évoque en notre esprit lassé,
Apparaissent toujours aux rêves indulgentes,
Car celles-là vers qui tu me guides, Passé,
N'ont rien des prismes faux aux nuances changeantes.

L'Avenir sans attraits comme un astre pâlit,
Et, se mêlant à l'ombre, il s'efface avec elle.
Qu'il s'abime, ô Passé, dans un complet oubli,
Et que ta main me soit maintenant fraternelle.

POÈME DU SOUVENIR

Le Passé nous revient au cours de l'heure lente.
Parfois, il se reflète en l'âme somnolente
Comme en la glace d'un miroir.
Sa plainte nous arrive ainsi qu'un chant de lyre ;
Ou, comme la rumeur qui geint et qui délire,
Il trouble le repos du soir.

Il prend forme et réside en la rose embaumée,
Sur la route où souvent passa la bien-aimée,
Dans la solitude des bois.
Le ruisseau nous apporte, en coulant sous la mousse,
Avec le même accent de sa voix tendre et douce,
Les mots entendus autrefois.

Il se retrouve encore au fond de la vallée,
Dans la nuit sans sommeil lentement écoulée.
Nous respirons son souffle ardent ;
Il revit du silence, il renaît de la terre ;
Fidèle compagnon de tout cœur solitaire,
Il en devient le confident.

Si nous avons souffert des embûches qu'il dresse,
Et s'il a parsemé d'ennuis et de tristesse
Les longs chemins qu'il poursuivit,
Plus sûrement, malgré nos souffrances et l'âge
Qui, d'instants en instants, changent notre visage,
Dans notre mémoire il survit.

Même quand disparaît pour nous toute lumière,
Lorsque la Mort s'en vient clore notre paupière
A toute fragile beauté,
Des noires profondeurs où l'homme doit descendre,
Des multiples regrets et de l'éparse cendre,
Du fond du Temps illimité,

Comme une hymne pensive, impérieuse et grave
Qui dans l'esprit humain profondément se grave,
Et qu'on n'en peut jamais bannir,
Pour tirer de l'oubli les antiques alarmes,
S'élabore un poème écrit avec des larmes :
Le poème du Souvenir.

REGRETS

En nous-mêmes, Regret dont notre âme est remplie,
Pareil au trésor précieux,
On te garde, blessure hier ensevelie,
Et l'on te cache à tous les yeux.

On vous garde, ô Regrets qui nous restez fidèles,
Hôtes de nos tristes repas,
Vous qui multipliant les pleurs de nos prunelles,
Les divinisiez sous nos pas.

Vous qui donniez aux jours vécus un goût de cendre,
Et par qui l'on versa son sang ;
Vous qui nous avez fait en nous-mêmes descendre
Lorsqu'on était adolescent ;

O vous par qui l'amour prépare des supplices
Dans la coupe de ses poisons ;
Vous qui fûtes souvent malgré vous les complices
De ses plus noires trahisons ;

Vous qui me remplissiez d'inexprimables fièvres,
Qui m'avez à mes yeux grandi,
Vous n'entendrez jamais s'exhaler de mes lèvres
Le mot qui condamne ou maudit !

Aucun pouvoir, d'ailleurs, de vos traits nous délivre,
O les plus âpres des tourments !
Qui n'a pas de regrets semble indigne de vivre
La vie et ses enchantements.

L'EMPREINTE

Voici la place où je rêvais.
Le printemps, après des années,
Y sème encore ses duvets
Moelleux, ses mousses satinées.

Pourtant, tout est en désarroi ;
La tristesse seule y demeure :
C'est elle qui monte de toi,
Passé, miroir terni de l'heure !

Au temps jadis, près d'un sentier,
J'ai souvent entendu sa plainte ;
Et, m'envahissant tout entier,
Elle me laissa son empreinte.

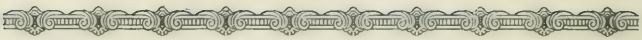
Ainsi qu'en automne on voit choir,
Avec un frémissement d'aile,
Sur la pente où l'on va s'asseoir,
Les feuilles dont la voix se mêle

Au sanglot des vents courroucés,
De même s'effeuillent les pages
De mes souvenirs dispersés
Au long des mornes nuits d'orages.

Elles s'envolent au versant
Du mont, au hasard de la route,
Et chacune est teinte du sang
Qu'y versa mon cœur, goutte à goutte.

Et c'est ainsi que tout autour :
Les plaines, les arbres, les roses,
Et, fuyant peu à peu, le jour,
Et, mourant de langueur, les choses

Semblent porter le sceau fatal
De ce Passé que nul n'oublie,
Et qu'à jamais le Temps brutal
Les couvre de mélancolie.



LES JARDINS AUX FONTAINES

Les jardins aux blanches fontaines
Où, dans le temps, j'allais rêver,
Me tenaient loin des foules vaines,
Des villes et de leur pavé.

Et m'entourant de longs murmures,
Ils m'apprenaient le sens des mots ;
Leurs retraites calmes et sûres
Etaient pour moi mon seul enclos.

Il y naissait des harmonies
Plus douces que toute chanson ;
De partout des voix infinies
Y frissonnaient à l'unisson.

Doucement s'y déroulait l'heure
Langoureuse des soirs d'été.
Le Souvenir qui nous effleure
Et qu'un mot a ressuscité,

Parfois traçait sa pâle esquisse
Dans l'allée au tremblant tilleul,
Et, comme une ombre qui se glisse
Couverte d'un voile de deuil,

Il s'éveillait en ma mémoire...
Mais comme une étoile éclairait
Mon âme; comme un vent de gloire
Venait me souffler son secret,

Bien vite un rêve aux formes blanches
Chassait ces noires visions,
Et, dans les entrelacs des branches,
S'estompaient mes illusions.

De nouveaux songes semblaient naître,
Et loin du monde, et loin du bruit,
Je sentais se mêler mon être
Au premier baiser de la nuit.

L'EAU CLAIRE DU RUISSEAU

O Ruisseau, me voici penché sur ton eau claire
Qui murmurait dans les sous-bois !
Un rayon de soleil, comme jadis, t'éclaire :
De loin j'ai reconnu ta voix.

Le même banc de marbre est là, vêtu de mousse,
Entouré des mêmes jasmins.
Doux souvenir ! son âme à la mienne si douce
Reste attentive à mes chagrins.

O Ruisseau lumineux où s'effeuillent des roses !
Ton pur cristal fut le miroir
Où venaient s'abreuver, joyeuses ou moroses,
Les heures trop courtes du soir.

Tu réveilles en moi le temps où ma tristesse
Venait se plaindre sur tes bords
Où j'allais évoquer, souvent, dans ma détresse,
Le spectre de mes songes morts.

Un vent insidieux passe dans la bruyère,
Et rouvre d'antiques douleurs ;
L'écho semble apporter mes plaintes de naguère
Et le triste accent de mes pleurs.

Je te retrouve tel en ta course sereine.
Rien en toi ne s'est altéré;
Ton onde garde encor sa grâce souveraine
Et le même charme inspiré.

Jamais de par les monts ta route ne dévie :
Tu longes le même chemin ;
Nul des mortels désirs qui troublèrent ma vie
Ne fut contraire à ton destin.

Mais si tu t'écoulas paisible, d'âge en âge,
Sans pourtant détourner ton cours,
Vois : le Temps a gravé sur mon pâle visage
Le stigmate fatal des jours.

LE SENTIER

A cet âge où la vie était
Comme une marche triomphale,
Sans souci des jours, on chantait,
Libres ainsi que la cigale.

Nous nous penchions sur le ruisseau
Suivant sa route coutumière ;
Nous nous bercions au fil de l'eau,
Et nous nous grisions de lumière.

Et croyant trouver au hasard
L'inspiration du génie,
Nous évoquions des formes d'art,
Et nous nous gavions d'harmonie.

Nos rêves naissaient sans effort ;
Nous les cueillions à l'aventure.
Nos cœurs vibraient comme un accord
Aux beaux rythmes de la Nature.

Nous ignorions le fiel des mots
Dont souffrent les âmes blessées ;
Jamais d'inutiles sanglots
Ne venaient attrister nos pensées.

Seuls, nous parcourions, dans le soir,
Le chemin qui mène au rivage ;
Et sur les vagues, pleins d'espoir,
Nous inclinions notre visage.

C'est qu'alors, la cendre du Temps,
Comme un tourbillon entraînée,
N'avait pas terni nos vingt ans
Au seuil de notre Destinée.

LA MÉLANCOLIE

Et ces songes sont comme un exil de colombes
Emportant à leurs becs des roses au ciel noir.

H. DE REGNIER.

Nul ne peut échapper à la mélancolie
Qui nous guette dès nos vingt ans :
Notre âme, avant d'avoir vécu, déjà vieillie,
S'en revêt à tous les instants.

Car nous souffrons en nous d'approfondir les causes
Qui nous entourent de leur nuit ;
Car nous nous attristons quand s'effeuillent les roses,
Quand tout bonheur au loin s'enfuit.

Sans nous en avertir, la Mort prise de rage,
Sur nous vient se précipiter ;
Tout être humble ou puissant courbe sur son passage,
Et rien ne la peut arrêter.

Le désenchantement comme un remords nous ronge ;
L'apparence trompe nos yeux ;
Le Temps qui nous aveugle aux lueurs du mensonge,
Se rive à nos pas soucieux.

Tout espoir est un mythe et tout amour est cendre :
Une plaie est au fond du cœur ;
Chaque jour écoulé nous aura fait descendre
En l'abîme de la douleur.

Et tel est notre sort que, parfois, on oublie
Les heures où l'on est blessé,
Pour nous ressouvenir avec mélancolie
Des illusions du Passé.

INCERTITUDE

Devant le silence des nuits
Dont mon cœur s'émeut et frissonne,
Combien renaissent mes ennuis
Et mes rêves couleur d'automne !

Oh ! qu'il est triste d'être seul
Comme une pauvre créature,
Le front recouvert d'un linceul,
Et de marcher à l'aventure !

Quelle détresse l'on ressent
En ces longs soirs d'incertitude !
Le froid fige et glace mon sang,
O pénétrante solitude !

Est-ce toi qui me suis, ô Mort ?
Ma joie est soudain dispersée.
Est-ce la crainte ou le remord
Qui s'emparent de ma pensée ?

Je marche, toujours en éveil :
Une sorte de peur me guette.
Quel désastre attend ton réveil,
Vagabond du songe, ô poète !

Quel trouble n'éprouves-tu pas
Devant l'humaine indifférence ?
Le monde qui t'ouvrait les bras,
Demain, préfère ton absence.

Et tu t'en vas, le front pâli,
Abandonné dans la pénombre,
Sous le ciel terne de l'oubli
Qui mêle ton spectre à son ombre !

LA SOLITUDE

" Celui qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude."

ÇAKIA MOUNI

Quand le vent de l'automne a refermé ta porte ;
Lorsque les jours clairs sont bannis
De ton jardin où tombe, hélas ! la feuille morte,
Le spectre des âges finis

S'estompe et se dessine en ta pensée ardente.
Combien tu te sens isolé
Dans ton délaissement où l'image obsédante
De l'ami qui s'est envolé

S'attache comme une ombre à ton rêve nocturne.
Ton pauvre cœur se brise alors ;
Chacun de tes instants se fait plus taciturne ;
Tu redis le nom de ces morts

Dont l'absence éternelle en l'abandon te plonge.
Tu te répètes tristement :
" L'incurable douleur qui m'obsède et me ronge,
Naît, hélas ! de l'attachement.

" Pourquoi donc endurer des souffrances si vives,
Si l'amitié doit se tarir ?
A quoi bon s'arrêter aux choses fugitives
Qui lentement nous font mourir ? "

Alors, avec l'automne, inconsolé, tu pleures,
Au grand silence confondu ;
Et près de l'âtre éteint, maintenant tu demeures
Dans l'oubli du monde, éperdu...

Quoique las, ton cerveau morbide se retrempe
Dans le travail des longues nuits ;
Et tu cisèles sous la flamme de ta lampe
L'œuvre immense que tu poursuis.

LES BOIS

Bientôt, les vents aux sourdes voix
Se sont recueillis et s'apaisent.
Le silence entoure les bois
Dont les nids peu à peu se taisent.

Qu'elle est divine cette nuit
Où se concentre le mystère,
Et qui, sans nul arrêt, poursuit
Sa lente course sur la terre.

Indicible contentement
D'être seul avec sa pensée,
Et, dans un doux isolement,
De sentir son âme apaisée,

Alors que, le pas incertain,
Et terrassé par la souffrance,
On s'arrête sur le chemin
Si tourmenté de l'existence...

Combien il fait bon revenir
Au milieu de ta solitude,
Antique bois du souvenir,
Qui me donnes la quiétude,

Et qui, dans l'oubli du passé,
Dans le repos où tu demeures,
Calmes le pèlerin lassé
D'avoir longtemps vécu les heures...

Instants qui parlent d'autrefois !...
La lune à demi dévoilée,
Glisse sur les arbres, parfois,
Et s'est au silence mêlée.

LA LAMPE

Lampe, compagne de mes veilles,
Etoile, guide de mes yeux,
Qui, dans le pays des merveilles,
M'élaborais des songes bleus ;

Lumière des nuits dépensées
A franchir les brûlants sillons
Où la cendre de mes pensées
S'envolait en noirs tourbillons ;

Clarté, parcelle de ma vie,
Qui fus le flambeau de mes soirs
Sur la longue route suivie ;
Ame de mes plus chers espoirs,

O toi, la Fée enchanteresse
Qui m'éblouis de tes rayons ;
Pure amante de ma détresse
Et de mes inspirations ;

Petit astre qui me reportes
Au souvenir du temps vécu
Où tant d'œuvres demeurent mortes
Au fond de mon esprit vaincu ;

O toi dont la flamme nocturne
Tremblait au geste de ma main ;
Qui, de ma chambre taciturne,
Semblait diriger mon destin ;

Par cette nuit inexorable
Evocatrice du trépas,
Où ne se verra sur le sable
Aucune trace de mes pas,

Je m'en retourne aux heures brèves
Où sur toi j'inclinais mon front,
Au temps où je faisais des rêves
Qui jamais plus ne renaîtront !

LE TALISMAN

Je m'imagine, en évoquant ta pâle image,
Que rien n'égala ta beauté,
Que seuls étaient parfaits tes yeux et ton visage :
Car tu fus ma divinité.

O Femme ! maintenant que pour moi tu demeures
Comme un astre lointain qui fuit ;
Et puisque ta présence eut le sort de ces heures
Qui se dispersent dans la nuit,

Qui me pèsent souvent ou qui me réconfortent ;
Parce que les chastes désirs
Que tu fis naître en moi maintenant me reportent
Vers de si nobles souvenirs,

Je me rends compte enfin que la vieille blessure
Qui dans mon cœur existe encor,
Bien qu'elle le tourmente et qu'elle le pressure,
Est mon plus précieux trésor.

L'HEURE

L'Heure mesure les années
Qui nous séparent de la Mort...
Clepsydre de nos destinées
Et Parque guidant notre sort,

Minute à minute, elle sonne
Les jours longuement attristés,
Pleure dans le vent de l'automne,
Et sourit aux soirs des étés.

Toutes les voix intérieures
Qui viennent troubler nos instants,
Sont encor les échos des heures
Que divise pour nous le Temps.

L'Heure dirige nos pensées,
Règle chacun de nos plaisirs,
Est lourde à nos âmes blessées,
Ou clémente à nos souvenirs.

Elle nous peint avec tristesse
Les saisons qui doivent changer,
S'émeut devant notre détresse,
Et nous avertit du danger.

Attentive et toujours présente
Au moindre geste des humains,
Elle leur indique la sente ;
Et les tenant par les deux mains,

Ainsi que de faciles proies,
Elle rappelle à ces vaincus
Les bonheurs et les courtes joies
Qu'en ce monde ils auront vécus.

LES JOURS VÉCUS

Les jours que nous vivons, dans leur monotonie,
Ne présentent que peu d'attrait,
Traînant comme un fardeau leur tristesse infinie,
Et comme le poids d'un regret.

Leur écho décevant en nous-mêmes détonne :
Nous l'écoutons avec effort ;
Il nous fait souvenir de ces temps de l'automne
Où gémissent les vents du nord,

Où s'entendent des voix sinistres dans l'espace,
Où se dispersent sans retour
Les feuilles mortes ; où l'on retrouve la trace
D'une dernière fleur d'amour.

Il ramène l'esprit aux pensives allées
Où trop tôt s'effacent nos pas ;
Où notre âme revit les heures écoulées
Et qui ne nous reviennent pas.

Et c'est en évoquant leur souvenir fragile,
Que les hommes comprennent mieux
Combien le temps passé, cependant si mobile,
Demeure uniforme à leurs yeux.

Les mêmes actions remplissent l'existence,
Et nous conduisent par la main ;
D'identiques désirs déterminés d'avance,
Nous sont dictés par le Destin.

Une soif qui dévore et l'espoir qui demeure
Le plus incertain des appuis,
Tourmentent nos cerveaux trop lourds, et, d'heure en [heure,
Suscitent les mêmes ennuis.

Telle est la vie à tous les âges, obsédée
Par des projets longtemps conçus,
Et qui, sur une terre obscure et dénudée,
Recommence les jours vécus.

II

L'OMBRE DANS LE MIROIR

POÈME

L'OMBRE DANS LE MIROIR

POÈME

Le soir. Là-bas, la mer calme. Un clair de lune. Sur un promontoire, un vieux château que le temps a ruiné et qu'environnent d'immenses jardins incultes et des forêts délaissées.
Le pèlerin revenu de son lointain voyage, s'arrête au seuil de la porte principale dont les vantaux vermoulus et gris courbent sous la poussière des années.

Voici mon vieux château perdu dans la forêt...
La cendre du passé voile ses portes closes.
Il chancelle, accablé sous le poids d'un regret ;
Et subissant le sort qui transforme les choses,
Chacune de ses tours peu à peu disparaît.

Ses couloirs se sont tus, et nuls pas sur leurs dalles
Ne les ont réveillés dans leur isolement.
Seules, comme jadis, les nocturnes rafales
Se plaignent quelquefois ainsi qu'un long tourment,
Et font trembler encor les voûtes sépulcrales.

O château, triste ami, l'unique parmi ceux
Qui me reconnaîtront d'entre tous les décombres !
Vieil âtre près de qui, comme tous mes aïeux,
J'ai grandi, voudrez-vous ressusciter leurs ombres
Qui me reprocheront d'avoir quitté ces lieux,

Pour entreprendre, hélas ! un si lointain voyage ?
Trouveras-tu des mots de blâme à mon orgueil,
O nuit, quand la souffrance a changé mon visage,
Alors que je fléchis sous le fardeau de l'âge,
Et me couvriras-tu du voile de ton deuil ?

Et quand je viens vers toi vivre ma dernière heure,
Voudras-tu me fermer tes portes, ô Demeure !

Il tourne ses yeux vers les jardins et médite.

O parc où se réveille encore le Passé !
Enclos flétri, jardins touffus, banc solitaire,
O pâles nénuphars, roses au cœur blessé,
Vasques dont les rebords se brisent pierre à pierre !
Il semble que pour vous quelque divinité
Perverse a fait surgir de néfastes tempêtes,
Et qu'un mauvais esprit par le vent apporté,
Reste l'hôte des murs, des créneaux et des faîtes.
Mais pourtant le château résiste sans faiblir,

Et provoque la mort à le perdre obstinée,
Car il était écrit qu'il devait accomplir
Irrévocablement sa haute destinée.

Il réfléchit longuement.

C'est que des êtres chers, leurs longs jours accomplis,
Moururent sous ton toit où sont morts les ancêtres.
Combien de souvenirs restés ensevelis
Eveillent maintenant les chênes et les hêtres !
Sur les bords de l'allée où je passais, le soir,
Se dressent de vieux troncs et des ronces jaunies ;
Et de ces lieux connus où je venais m'asseoir
Pour apaiser un peu mes longues insomnies,
Tout s'est perdu dans l'ombre et tout s'est effacé ;
Mais malgré les rigueurs du Temps qui nous dévore,
Quoique désert, quoique vieilli, quoique blessé,
O magique château, tu subsistes encore !

La solitude reste encor ton seul enclos,
Et dans l'abandon même où ton âme s'exile,
Insensible à la voix émouvante des flots,
Et sans jamais répondre à leur plainte stérile,
Que t'importent les pleurs, les cris et les sanglots,
O toi qui, t'entourant d'une nuit éternelle,
Vis avec ta pensée et te complais en elle !

Accueille-moi. Je suis le pèlerin lassé
Qui traîne sous ses pas la cendre du Passé.

Accueille-moi. Ce soir, je reviens sans escorte...
O château, fais grincer les vieux gonds de ta porte !

Il entre. Dans la pénombre, on aperçoit des murs noircis, des boiseries fanées, des portraits à demi effacés, et l'on ressent la grave émotion éprouvée devant les choses mystérieuses du passé.

Me reconnaissez-vous, murs vétustes, lambris,
Plafonds hospitaliers qui furent mes abris !
O foyer dont ma main a remué la cendre,
Daignerez-vous encor m'accueillir et m'entendre ?
Et vous, salles, et vous, mystérieux couloirs,
Alcôves où souvent s'écoulèrent mes soirs ;
Et vous, fiers chevaliers, que d'illustres batailles
Ont immortalisés aux panneaux des murailles,
Et dont les traits vieillis se sont presque effacés ;
Et vous, les disparus, et vous, les trépassés,
Me reconnaissez-vous, vous dont les grandes ombres,
Hôtes trois fois sacrés, règnent sur les décombres !

Il écoute. Un long silence.

Personne ne répond. Un silence obstiné
Glace d'un morne effroi mon cœur abandonné.

Lentement, il s'est avancé vers une fenêtre dont les vitraux brisés laissent pénétrer un long rayon de lune.
Là-bas, la mer, mauve et glauque, pousse avec rythme ses vagues sur la grève. Il plonge son regard vers l'infini.

De ce vitrail ouvert sur les splendeurs nocturnes,
Je vois se prolonger les grèves taciturnes
Dont s'éclairent parfois les bords mystérieux
Où la mer déposant l'écume de ses urnes,
A des teintes de camaïeux.

O soir, quelle tristesse enveloppe la terre !
Quel privilégié comprendra ton mystère !
Les vieux monts recueillis partagent ton tourment,
Et, dans ce long silence, obstinés à se taire,
Semblent souffrir infiniment.

Apparue au-delà des routes défleuries,
Et semant ses reflets comme des pierreries,
La lune favorable aux inspirations,
Enveloppe d'un voile argenté les prairies
Où s'éveillent des visions.

Oh! quel émoi subit me trouble et me pénètre!
Un rayon transparent envahit la fenêtre,
Et sur les murs vieillis ayant soudain glissé,
A mes yeux éperdus il a fait apparaître
Toutes les ombres du Passé.

Il recule effrayé.

Mais que vois-je là-bas ? Sont-ce les Destinées
Qui m'évoquent, ce soir, mes défuntes années ?...

Quels vivants en ces lieux osent risquer leurs pas,
Quand les portes depuis longtemps ne s'ouvrent pas ?...

Soudain, dans l'ombre d'immenses colonnes, il a aperçu un vieux miroir brisé dont la glace s'est en partie conservée. Une image s'y dessine tout à coup ; il a reconnu une forme humaine.

Quelle ombre sur ce mur s'agite et se promène ?...
Toi qui sembles porter une figure humaine,
Qui donc es-tu, fantôme, hôte du vieux manoir ?

LE SPECTRE

Regarde-moi... Je suis L'OMBRE DANS LE MIROIR !

LE VOYAGEUR

L'ombre dans le miroir !

LE SPECTRE

Je suis le spectre blême,
L'ombre de ton passé, l'image de toi-même...

LE VOYAGEUR

Oui, je te reconnais dans ton linceul drapé...
Soudain, un clair rayon de la lune échappé,

A fait se réfléchir dans ce miroir antique
Mon spectre dont je vois la forme fantastique.

LE SPECTRE

Regarde-moi... Je suis l'ombre de tes vingt ans.

LE VOYAGEUR

Mais tu portes au front le stigmate du Temps.

LE SPECTRE

C'est que m'étant leurré des fausses apparences,
O triste sort ! j'aurai vécu deux existences.
Souviens-toi. Mécontent, un jour, d'avoir été
Le tranquille artisan de ma félicité,
Je fus aussi l'esclave ingénu de mon rêve...

Je portais dans mon cœur ulcéré comme un glaive
Dont la pointe en secret creuse un obscur sillon :
C'était l'âpre Désir au subtil aiguillon,
Et qui m'émerveillant de sa voix nuancée,
Vers une Toison d'or dirigea ma pensée.

Ainsi qu'un aigle au vol ample et victorieux,
J'ai vu des continents nouveaux et d'autres cieux ;
Et traversant les monts et les gouffres funèbres,
J'affrontai sans effroi les épaisses ténèbres
Qui me voilaient pourtant le sentier incertain
Où, de son geste sûr, m'emportait le Destin.

Et le fantôme immobile, parle dans le silence.

I

" Déguste le vin pur que prodiguent mes vignes,
Goûtes-en la saveur, me disaient les Désirs.
Les privilégiés seuls demeureront dignes
De garder en leurs mains la coupe des plaisirs

Et d'y boire à longs traits leurs secrètes magies.
Sois illustre parmi les oisifs de ton temps,
Toi dont on chantera les savantes orgies :
Jeune homme, donne-nous chacun de tes instants."

Leur art fait d'artifice et de fausses promesses,
Découvrit à mes yeux des spectacles si beaux,
Que je fus attentif au jeu de leurs ivresses,
Et que je dirigeai mes pas à leurs flambeaux.

Mais cependant, un jour, fatale destinée !
Où ma lèvre en la coupe avait bu longuement,
J'appris que la liqueur était empoisonnée,
Et je connus alors le désenchantement.

II

Sur un grand char conduit par de fiers Bucéphales,
La Gloire en son manteau de bleus saphirs gemmé,
Dans l'éblouissement des cimes triomphales,
Le front haut, poursuivait un chemin embaumé.

Or, pareil au héros à l'âme palpitante,
Qui, pour atteindre au but, centuplant son effort,
Vers la ville aux cent tours, et dont l'assaut le tente,
S'avance, glaive au poing, sans crainte de la mort,

Par la Gloire ébloui, je tentai sa conquête,
Sans penser un instant à l'obstacle fatal
Qui menace nos pas d'une sûre défaite,
Et barre notre route en un geste brutal.

Dans mon désespoir même à saisir la Chimère,
L'astre qui me guidait, un soir, avait pâli,
Et le Temps sans pitié pour ma détresse amère,
Engloutissait mon nom dans l'implacable oubli !

III

Mais qu'importe pourtant à l'homme taciturne,
Que s'effacent, ainsi qu'une ombre en un miroir,
Les bonheurs incertains, tant que penché sur l'urne,
Il rafraîchit son front d'une goutte d'Espoir.

Usé par mon effort, j'inclinais à la tombe...
O les nuits sans repos et le réveil amer !
Je savais qu'à chaque heure à la tâche on succombe,
Mais aveugle et captif, je tourmentai ma chair

Que déchiraient la bure et le rude cilice,
Jusqu'au jour où meurtri, sans force, agonisant,
Je crus pouvoir donner encore, ô doux supplice !
Comme une offrande aux dieux le reste de mon sang

Pour revivre ma vie au hasard dépensée.
Car esclave toujours de ces rêves divins
Qui, jusqu'aux derniers temps, tiendront l'âme bercée,
Mes yeux furent soumis à des mirages vains.

IV

Parce que se levant au milieu des ruines,
Un siècle m'apparut de splendeur éclairé,
J'avais cru voir surgir de nouvelles collines
Où l'Amour dominait en prophète inspiré.

Etait-ce un beau matin prometteur de merveilles
Qui montait à l'assaut d'un monde déjà vieux ?
Ou le Bonheur, après de douloureuses veilles,
S'en venant me bercer de mots harmonieux ?

Trompeuse illusion ! Depuis le temps néfaste
Où le Désir bâtit ses murailles d'airain,
Brillent toujours sa gloire insolente et son faste
Auxquels aucun pouvoir ne peut mettre de frein.

Et depuis, une force étrange qui l'enchaîne,
Voyageur fatigué d'un voyage lointain,
Fait s'incliner l'Amour aux genoux de la Haine,
Inséparable couple uni par le Destin.

Le pèlerin songeur s'est assis près de la fenêtre. La lune éclaire toujours l'intérieur de la salle. Et le fantôme, mélancoliquement, continue de parler.

" Je suis rendu, ce soir, au terme d'un voyage
Qui m'a blanchi le front et creusé le visage.
Des pays parcourus où je portai mes pas,
Et des jours effacés qui ne reviendront pas,
O Château! je t'apporte une âme sans ivresse,
Mon désespoir, mon abandon et ma détresse ;
Et tes murs qui m'avaient autrefois accueilli,
Ne me donneront plus ni la paix ni l'oubli.

" Je resterai l'inconsolé que les chimères
Ont fait boire à longs traits dans des coupes amères.
Je suis celui que les Désirs ont torturé,
Et qui marchais, de plus en plus désespéré,
De n'atteindre toujours que l'ombre pour la proie.
Mon pauvre ami, je n'aurai pas connu la joie
De laisser un atome au moins de mon passé.
Chaque soir, je m'assis sur la borne, lassé
De souffrir sans espoir, de pleurer et d'attendre,
Ne trouvant sous mes pieds meurtris qu'un peu de cendre.
Je suis le pèlerin, je suis l'humble passant
Qui, pour un mot d'amour eus donné tout mon sang,
Mais qui voulant cueillir les roses des collines,
Enfonçai dans mon cœur leurs mortelles épines.

" Plein du regret des temps enfuis, je m'en reviens,
Accablé sous le poids des souvenirs anciens,
Les yeux encor tournés vers la route suivie
Où j'aurai, par deux fois, vécu ma triste vie.

" Château, je m'en reviens !

" Sur ton seuil ruiné
" Qui parmi les chardons et les ronces s'affaisse,
Qui donc consolera maintenant ma détresse,
Et qui tendra les mains au pauvre infortuné !

" Qui pansera la plaie horrible que mes peines
Lentement ont creusée au profond de mon cœur ?
Qui viendra partager le poids de ma douleur
Et s'attrister demain devant mes plaintes vaines ?

" Seul le silence vient se mêler à ma voix
Que troublera l'écho des défuntes années.
Je reste seul, ayant fini mes destinées,
Et les pleurant peut-être une dernière fois.

" Exilé de la vie et seul avec moi-même
Qui n'aurai plus que ma misère pour festin,
Qui trouve de la cendre à mon foyer éteint,
Et qui de la douleur demeurerai l'emblême,

" Des décombres dressés devant moi dans le soir,
Restent mes compagnons jusqu'à ma dernière heure !...

" Sois l'hôte inespéré de l'antique Demeure,
Pèlerin qui n'es plus qu'une ombre en un miroir ! "

Un nuage a soudain couvert la lune. Le vent s'est élevé. Au loin l'orage gronde. Le pèlerin, la tête penchée vers le sol, est demeuré seul, seul, seul...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

JOUVENCE

Pages
Fontaine de Jouvence.. 7
I. L'Homme parfois atteint 7
II. L'Antique espoir d'Œdipe.. 8
III. Il aura possédé.. 11
IV. Tout homme en songe a vu 13

LE DÉPART DU PRODIGUE

CHÂTEAU DU BONHEUR.. 17
LES VOIX :
I. L'Echo.. 23
II. Les Arbres 23
III. Les Vasques 25
IV. Les Oiseaux.. 26
V. Les Allées.. 27
VI. L'Etang.. 28
VII. Les Bosquets.. 29
VIII. Remords 30
LE DÉPART DU PRODIGUE.. 32
Au Cœur de la Forêt.. 35
Les Nymphes.. 37
La Fontaine.. 40
Source de Vie 43
La Coupe de Jeunesse 45
JEUNESSE.. 46

LES ÉBLOUISSEMENTS

PRIÈRE A LA NATURE.. 51
Jardin des Hespérides.. 54
Eblouissement.. 58
Simple Aveu.. 60

Pages
Confidence.. 61
Hymne à la Beauté.. 63
Privilégiés.. 64
Prière.. 66
Les Saisons.. 67
Prière au Printemps.. 69
Moments d'Extase.. 71
Les Nénuphars.. 73
Immortel Amour 77
La Présence.. 80
Indifférence.. 82
Les Fleurs.. 87
Le Rêve.. 87
Solitude.. 89
La Belle Inconnue 91
Promenade.. 71
Le Temps.. 95
LES ADIEUX.. 98

DÉSENCHANTEMENT

SOLILOQUE DU PÈLERIN.. 103
Les Demi-Fous.. 106

LES PARQUES :

I. CLOTHO.. 109
II. LACHESIS.. 112
III. ATROPOS.. 115
L'Ombre et la Proie.. 118
Danaïdes.. 120
Le Fleuve Léthé.. 122
Antée.. 124
Omphale.. 127
Le Pêcheur.. 130
La Chimère.. 133
Les Prométhées.. 136
Ombre et Cendre.. 138
Le Protée.. 140
DÉSENCHANTEMENT.. 143

LE RETOUR DU PRODIGUE

Pages
Le Retour du Prodigue.. 147
La Mer pleure.. 148
Le Vent qui passe.. 151
Le Pèlerin.. 154
Combien, ô douce Lyre.. 156
La Rançon.. 159
L'Exilé.. 161
DIALOGUE DU PASSANT ET DE L'AVEUGLE.. 165

POÈMES DE L'OMBRE ET DE LA LUMIÈRE :

I. Le Voyageur parle.. 177
II. Le Solitaire parle.. 179
III. Le Poète parle.. 181
IV. Le Penseur parle.. 183
V. Le Prophète parle.. 185
VI. L'OMBRE PARLE.. 187
VII. UNE VOIX DANS LA NUIT.. 190

L'OMBRE DANS LE MIROIR

I. POÈMES DU SOUVENIR
Les yeux vers le Passé 197
Poème du Souvenir.. 200
Regrets.. 201
L'Empreinte.. 203
Le Jardin aux Fontaines.. 206
L'Eau claire du Ruisseau 209
Le Sentier 212
La Mélancolie.. 215
Incertitude.. 217
La Solitude.. 222
Les Bois.. 223
La Lampe.. 226
Le Talisman.. 229
L'Heure 231
Les Jours vécus.. 234
II. L'OMBRE DANS LE MIROIR.. 239

DU MÊME AUTEUR

Les Blessures, chez Lemerre, Paris, (1912)

Les Influences françaises au Canada (1914) ouvrage couronné par l'Académie française 1er

Les Influences françaises au Canada (1915) 2ièm

Les Influences françaises au Canada (1918) 3ièm Ouvrage publié par la Librairie Beauchemin

L'Age de Sang, chez Lemerre, Paris, Poèmes (1921) - - - - -

Les Prédestinés, chez Beauchemin, Montréal (1923), Poèmes - - - -

L'Ombre dans le Miroir, Poèmes, chez Beauchemin, (1925), Prix David de poésie, 1924

En préparation:

La Flamme ardente, Poèmes.

PS
9505
H237
05

Charbonneau, Jean
L'ombre dans le miroir

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 02 05 05 021 3